

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Éducation.

—
Les Métiers de Paris

—
AU MOYEN AGE.

—
QUATRIÈME ET DERNIER ARTICLE.

—
LES MARCHANDS DE VINS.

En 1585, Henri III érigea les marchands de vins en septième corps de métier; mais, ainsi que nous l'avons dit, ils eurent beaucoup de peine à prendre leur droit de cité parmi les antiques corporations, et ne jouirent jamais qu'à moitié de leurs privilèges de fraîche date.

En 1629, le prévôt des marchands, Christophe Sanguin, les blasonna d'azur à la nef d'argent, entourée de six autres petites nefes du même, et rangées en orle; en chef, une grappe de raisin au naturel.

X.



Ainsi se déroulent sous nos yeux les insignes de nos vieilles corporations marchandes. Comme on voit, aux deux extrémités de cette série figurent l'eau et le vin, ces deux éléments principaux de la prospérité de la ville au moyen âge. Le navire, emblème de ce commerce fluvial, est, dans notre histoire, le symbole par excellence destiné à représenter Paris; on le rencontre avec cette signification dès l'époque de la domination romaine, et quelques auteurs ont voulu en trouver l'origine dans la forme même de Paris primordial, c'est-à-dire de l'île de la Cité. Il n'est donc pas étonnant que lors du renouvellement général des blasons des corps de métiers, qui fut tenté au dix-septième siècle, le navire ait été choisi comme l'ornement

principal qui devait y régner. Tout en rendant justice à cette pensée d'unité intelligente, nous avons cru devoir néanmoins reproduire ici, autant que possible, les anciennes armoiries spéciales à chacune de ces communautés, comme étant plus curieuses et plus instructives.

Si vous daignez maintenant, mesdemoiselles, m'accorder quelques derniers instants d'attention, nous jetterons un coup d'œil d'ensemble sur toutes ces communautés réunies et marchant en cortège. Tel est le spectacle que nous allons mettre sous vos yeux en transcrivant les lignes qui vont suivre, et que nous empruntons aux archives de la capitale. C'est le procès-verbal de l'entrée que fit à Paris, sous Louis XIII, le 21 mai de l'an 1625, le cardinal Barberini, légat à *latere* en France, de sa sainteté le pape Urbain VIII.

« Le mardy 20 dudit mois de may, mes dits sieurs les prevost des marchands et eschevins estans advertis par le roy que ladite entrée se feroit au lendemain, ont aussitôt fait expédier mandemens à messieurs les conseillers, quarteniers, archers et maîtres et gardes des marchandises, pour eux s'y trouver.

» Aussi ont envoyé quérir le ciel qu'ils avoient fait faire pour porter sur la teste dudit sieur légat, le quel ils ont fait tendre audit hostel de ville. Lequel ciel estoit de satin blanc à doubles pentes et crespines de soye et de fin or; deux armoiries dudit sieur et deux armoiries de la ville, le tout de broderie; le fond aussi de satin blanc, et au milieu les armoiries dudit sieur légat, les quatre bastons couverts de satin blanc passementez d'or; et estoit le plus beau qu'il se pouvoit dire.

» Et ledit jour de mercredi vingt et uniesme jour dudit mois de may 1625, environ l'heure de midy, s'assemblèrent en l'hostel de ville et dans la placé de Grève, tous ceux qui avoient esté appelés pour estre à ladite entrée. Et environ une

après midy, toute la troupe de la ville partit dudit hostel de ville pour aller trouver ledit sieur légat au fauxbourg Saint-Jacques, au prieuré Saint-Magloire, autrement dit Saint-Jacques-du-Haut-Pas, en l'ordre et ainsi qu'il suit.

» Premièrement marchaient les trois cents archers de la ville à cheval, vestus de leurs hocquetons, bien armez et equippez, avec leurs trompettes: les harquebusiers marchant les premiers, les archers les seconds, et les arbalestriers les troisièmes, ayant leurs cornettes et guidons.

» Après, marchaient à cheval et en housse, les deux maîtres des œuvres de maçonnerie et charpenterie de la ville.

» Après, les dix sergens de la ville, à cheval, vestus de leurs robes mi-parties et leurs *navires* sur l'espaule.

» Après, monsieur Clément, greffier de la ville, seul, à cheval et en housse, vestu de sa robe de drap mi-partie et son chapeau sur la teste.

» Après, monsieur le prevost des marchands vestu de satin mi-partie, sur sa mulle et en housse de drap, et son chapeau sur la teste. A costé de lui, à main gauche, monsieur de la Mothe, premier eschevin, vestu de sa robe de drap mi-partie, à cheval et en housse, et son chapeau en teste.

» Après, messieurs Perrier et Dolet, aussi eschevins, à cheval et vestus de mesme que lesdits sieurs Clément et de la Mothe.

» Suivoit après, monsieur Marcès, aussi eschevin, à cheval et vestu comme les autres. Au costé de luy, à main gauche, estoit monsieur Perrot, procureur du roy de la ville, vestu de sa robe de drap d'escarlatte, à cheval et en housse, et son chapeau à la teste.

» Après eux suivoit, seul, monsieur le receveur de la ville, vestu d'un manteau de taffetas, à manches, doublé de satin, aussi à cheval, son chapeau à la teste.

» Après, suivoient quatre de MM. les

conseillers de ville, deux à deux, aussi à cheval et en housse.

» Après, suivoient deux à deux, les seize quarteniers de la ville, aussi à cheval et en housse.

» Et, après lesdits quarteniers suivoient les *maistres et gardes des marchandises de cette ville*, allant deux à deux, tous vestus de robes de marchands, à parerment de velours, à cheval et en housse, ayans tous chacun une toque de velours à la teste, marchans, sçavoir : les drappiers les premiers; les espiciers et apotiquaires, les seconds; les merciers, jouailliers et grossiers les troisièmes; les fourreurs et pelletiers les quatrièmes; les orfèvres les cinquièmes, les bonnetiers les sixièmes; et les marchands de vins les septièmes et derniers.

» Après les dits maistres et gardes, suivoient grand nombre de notables marchands et bourgeois qui avoient esté appelez par leurs quarteniers, tous vestus de leurs bons habits, à cheval et en housses.

» Et en cet ordre furent audit lieu de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, où estans arrivés entrèrent dans la cour où estoit le dit sieur légat vestu en cardinal, sur un parquet tapissé, estant assis dans une chaise, un dais sur sa teste, accompagné de quelques évesques qui estoient venus avec luy, et de son dataire (1).

» Et s'estant nos dits sieurs de la ville présentez devant ledit sieur légat, conduits par monsieur de Rodde, grand maître des cérémonies du roy, après une profonde révérence et sans toutefois mestre le genouil en terre, iceluy sieur prevost des marchands luy auroit fait la harangue en françois. »

Suit cette harangue et la description du reste de la cérémonie; mais ces deux récits ne contenant plus rien qui puisse vous intéresser, mesdemoiselles, ici finira mon histoire des métiers de Paris.

A. VALLET DE VIRVILLE.

(1) Officier de cour de Rome, espèce de secrétaire.

Revue Littéraire.

Quinze jours au Sinaï, par MM. Alexandre Dumas et Dauzats, 2 vol. in-8. Chez Dumont, Palais-Royal, 88.

DEUXIÈME ARTICLE.

Peu de temps avant le passage de M. Alexandre Dumas dans le désert du Sinaï, un jeune Arabe nommé Salem s'y était rendu redoutable par la fréquence et la hardiesse de ses vols. A l'aide de quelques jeunes gens de sa tribu, qui l'avaient reconnu pour leur chef, il avait tenté plusieurs expéditions importantes contre des caravanes richement chargées, et toujours le succès avait couronné ses entreprises; si bien qu'enfin le bruit de ses exploits parvint aux oreilles du bey de Suez, qui s'en inquiéta sérieusement : les déprédations de Salem devant avoir pour résultat d'éloigner les caravanes de Suez, et ainsi de porter un coup fatal à la prospérité de cette ville. Le bey donna des ordres sévères pour faire arrêter Salem; mais toutes les recherches furent vaines : le jeune Arabe glissait entre les mains de ses poursuivants avec une audace et un bonheur qui exaspérèrent le bey à un tel point qu'il résolut de se mettre lui-même en campagne, et jura de ne rentrer à Suez qu'après avoir fait captif ce hardi brigand.

« Le bey vint camper sur la route de Suez au Kaire; puis, sa tente dressée, entourée de ses troupes les plus sûres, gardé par la sentinelle la plus vigilante, son meilleur coursier tout sellé, il détache son sabre, quitte son machallah d'honneur, s'étend sur son tapis, cache sa bourse sous sa tête, fait sa prière et s'endort plein de confiance dans Allah et son prophète.

» Le lendemain au point du jour, le bey se réveille. La nuit avait été tranquille. Aucune alerte n'avait troublé le camp; chaque chose était à sa place, excepté le

sabre, le machallah et la bourse du bey, qui avaient disparu.

» Le bey frappa deux fois dans ses mains. Son esclave de confiance entra, mais il recula confondu à l'aspect de son maître, qu'il avait vu sortir à cheval une heure avant le jour, et qu'il n'avait pas vu rentrer.

» Le bey alors eut une nouvelle crainte, c'est que Salem ne se fût aussi emparé de son cheval. L'esclave courut demander des nouvelles du coursier favori de son maître. Le palefrenier lui répondit que le bey ayant frappé trois fois des mains, ce qui était le signal convenu, il lui avait amené son cheval, qu'alors il était monté dessus et s'était enfoncé dans le désert.

» Le bey réfléchit pendant trois jours à la manière dont le vol avait pu être fait; puis ne pouvant se l'expliquer, il résolut de le demander au voleur lui-même, et fit publier dans les tribus environnantes que si Salem voulait lui faire dire ou venir lui raconter les circonstances d'un vol dont la hardiesse le dénonçait, non-seulement il ne lui serait fait aucun mal, mais qu'il lui serait donné une somme de mille piastres. Il engageait sa parole de musulman que les détails donnés, Salem serait libre de se retirer.

» Salem ne se fit pas attendre; le soir même il se présenta à la tente du bey, et dit qu'il était prêt à lui donner les renseignements qu'il désirait. Le bey renouvela la promesse des mille piastres. Salem répondit que ce n'était pas un vil intérêt qui l'amenait, mais le désir de répondre à la politesse d'un aussi grand chef. Il demanda que toute chose fût remise en son état, et qu'on ordonnât à la sentinelle de le laisser passer, et au palefrenier de lui obéir comme ils avait fait la nuit du vol. Le bey trouva cette demande juste, et il suspendit un autre sabre au mât qui soutenait la tente, jeta un autre machallah sur le divan, plaça une autre bourse sous son tapis, ordonna de seller un autre cheval, et se coucha de même qu'il avait fait la nuit où Salem l'a-

vait visité pour la première fois; seulement il ouvrit ses yeux de toute leur grandeur, et la seconde représentation commença en présence de toute l'armée.

» Salem s'éloigna de cinquante pas de la tente. Puis après s'être déshabillé il cacha ses vêtements dans le sable, et se couchant à plat ventre il se mit à ramper comme le serpent, et de manière à ce que son corps, de la couleur du sol, fût à moitié enseveli dans le sable. De temps en temps il relevait la tête comme inquiet d'être vu ou entendu; puis après s'être assuré que tout était tranquille, il reprenait sa marche. Arrivé près de la tente, il passa sa tête sous la toile, et le pacha qui ne l'avait pas vu remuer, aperçut tout à coup deux yeux brillants qui se fixaient sur lui. Au bout d'un instant d'inspection, la tête disparut. Quelques minutes de calme et de silence régnèrent pendant lesquelles on n'entendit d'autre bruit que celui des pas de la sentinelle. Tout à coup un corps opaque intercepta la lumière qui venait du haut de la tente, ouverte à l'entour du mât, pour donner passage à la fraîcheur de la nuit; un homme se laissa glisser comme une ombre le long de ce mât, et se trouva debout à la tête du lit du bey. Cet homme se posa sur un genou; et tandis qu'appuyé sur la main gauche il écoutait la respiration du prétendu dormeur, un poignard court et recourbé brillait dans sa main droite. Le bey sentit une sueur froide lui monter au front, car sa vie avait été aux mains de celui dont il avait offert de payer la tête mille sequins d'or. Cependant il continua de jouer bravement son rôle, et pas un battement de cœur plus rapide ne décéla sa crainte. Pendant cet instant, le bey crut sentir une main se glisser sous son chevet; mais tout éveillé qu'il était, le mouvement lui parut si insensible qu'il ne l'eût pas même remarqué s'il ne se fût tenu sur ses gardes; bientôt Salem se releva sans perdre des yeux le prétendu dormeur. Sa main gauche, vide lorsqu'il s'était peuché, maintenant tenait la bourse.

» Alors il mit le poignard et la bourse entre ses dents, marcha à reculons, et les yeux toujours fixés sur le bey, prit le machallah, le revêtit lentement, étendit le bras, décrocha le sabre, le pendit à sa ceinture, roula autour de sa tête et de sa taille les deux cachemires qui servaient au bey de turban et de ceinture, sortit hardiment de la tente, passa devant la sentinelle qui s'inclina avec respect, et frappa trois fois dans ses mains pour qu'on lui amenât son cheval. Le palefrenier prévenu obéit à cet ordre; alors Salem s'élança légèrement sur le coursier, et revenant vers la porte de la tente où le bey debout et demi-nu le regardait accomplir la répétition de son aventureuse entreprise : — Bey de Suez, lui dit-il, voilà comme j'ai fait, il y a quatre jours, pour te prendre ton sabre, ton machallah, tes cachemires, ta bourse et ton cheval. Maintenant je te tiens quitte des mille piastres que tu m'a promises; car ce que je t'emporte aujourd'hui en vaut bien à peu près cinquante mille. A ces mots il mit le cheval du bey au galop, et disparut comme une ombre dans l'obscurité et les profondeurs du désert. »

Cette histoire, dit M. Alexandre Dumas, lui fut contée sur le lieu même où elle est arrivée, par Béchoar, l'un des Arabes avec lesquels il avait fait marché au Caire pour le conduire au mont Sinaï; mais M. Dumas pourrait revendiquer la meilleure part du récit de l'aventure de Salem et du bey de Suez, aventure qui peint le caractère arabe avec vérité, et dont la narration est parfaite.

Lorsque M. Alexandre Dumas arriva au couvent du Sinaï, son étonnement fut grand de n'y point trouver de porte. Il ignorait que les moines ont pris la précaution de n'en point avoir, afin d'être à l'abri de toute surprise. Les voyageurs qu'ils consentent à recevoir sont introduits par une fenêtre élevée de quarante pieds à peu près; ils y sont hissés au moyen d'une corde à laquelle est attaché un bâton sur lequel il faut se placer à peu près comme

le font à Paris les peintres en bâtiments lorsqu'ils badigeonnent la façade des maisons. Ce ne fut pas sans quelque répugnance que M. Alexandre Dumas fit cette ascension, qui, du reste, s'exécuta très-heureusement pour lui et pour M. Dauzats, son compagnon de voyage.

Les Arabes qui composaient leur escorte ne pouvant entrer dans l'intérieur du couvent, retournèrent au campement de leur tribu après être convenus de venir chercher ces messieurs le huitième jour après midi.

« Placé sous l'invocation de sainte Catherine, le couvent du Sinaï ressemble à une petite ville fortifiée du moyen âge. Il renferme environ soixante moines et trois cents domestiques. En parcourant les rues, on est frappé de l'ordre et de la propreté qui y règnent. Partout s'y trouve de l'eau, ce premier besoin des habitants de l'Arabie.

» L'église est une construction romane, c'est une basilique terminée par une abside d'une époque plus ancienne que le reste de l'édifice. L'autel repose sur le lieu même où Moïse, tandis qu'il gardait les troupeaux de son beau-père, étant venu pour reconnaître le buisson ardent, entendit la voix de Dieu qui l'appela du milieu du buisson.

» La bibliothèque renferme une grande quantité de manuscrits. Quelques-uns ont des reliures en bois avec des arabesques d'argent. Un Nouveau Testament est, si l'on en doit croire la tradition, entièrement écrit de la main de l'empereur Théodose. Ce manuscrit est orné des figures des quatre évangélistes, d'un portrait de Jésus-Christ et de quelques peintures représentant les principales scènes de l'Évangile.

» Le jardin est une merveille de patience et de travail. Il a fallu faire venir d'Égypte, à dos de dromadaire, de la terre prise au bord du fleuve, et l'étendre sur le granit de la montagne à une épaisseur assez pro-

fonde pour que la tige des grands arbresût y enfoncer ses racines; puis, en dirigeant les eaux supérieures, former un système d'irrigation qui combattit l'activité dévorante du soleil; et enfin se livrer à un travail incessant pour élever les plantes délicates sous ce climat de feu. »

Le lendemain du jour où M. Alexandre Dumas avait visité le couvent devait être employé à graver le Sinaï et à parcourir tous les lieux consacrés par Moïse. Parti du couvent de grand matin sous la conduite d'un des bons pères, M. Dumas arriva bientôt à une chapelle construite sur le rocher où le prophète Élie demeura quarante jours. A cent cinquante pas d'elle s'élève un magnifique cyprès, le seul de son espèce qui ait résisté à ce dévorant climat. De ce petit plateau on distingue le sommet du Sinaï ainsi que la chapelle et la mosquée qui le couronnent.

En gravissant la montagne, qui, à mesure qu'on s'élève, devient de plus en plus difficile, on atteint le rocher d'où Moïse, dominant la plaine de Raphidim, étendait les mains vers le ciel pendant la bataille que Josué livrait à Amalek. De ce point il y a encore cinq heures d'une marche laborieuse pour parvenir au sommet du Sinaï, d'où, après avoir eu un entretien avec Dieu, Moïse redescendit vers le peuple, le front surmonté de deux rayons de lumière.

Une femme, miss Bennet, probablement la seule Européenne qui ait eu le courage

de braver les fatigues et les dangers qu'offre une visite au Sinaï, a gravé en cet endroit son nom sur une pierre.

M. Alexandre Dumas descendit la montagne par le revers occidental, qui, dit-il, est couvert de la plante produisant la manne. C'est une des richesses des religieux : ils la récoltent et la vendent. Elle est, dit-on, d'une qualité supérieure à celle d'Égypte et à celle de Sicile.

Au pied du Sinaï, dans le vallon qui le sépare de la montagne Sainte-Catherine, se trouve le rocher d'où Moïse, en le touchant avec sa verge, fit jaillir l'eau miraculeuse. A quelques pas on a bâti une chapelle. Lorsqu'en quittant cette chapelle on décrit un demi-cercle au pied de la montagne pour gagner sa descente orientale, on arrive au lieu où les Israélites adorèrent le veau d'or et où Moïse brisa les tables de la loi.

« Jamais, dit M. Alexandre Dumas, je n'avais remarqué plus que dans cette course combien les traditions sont puissantes. Qui pourrait avoir le courage de subir ce soleil dévorant, de gravir ces pics déchirés, de s'enfoncer dans ces vallées arides, si ce n'était pour aller rêver aux endroits où se sont accomplis ces grands événements? »

M^{me} EDMÉE DE SYVA.



Littérature Etrangère.

LA GIOVINETTA INFERMA.

Mentre veloce del ladron la prora
Corre pel fortunoso ampio elemento,
E bello il sole le sue vele indora,
E lei sorride il vento.

Ai del pio navigante il fragil legno
Trova spesso al suo corso il mare averso,
E alle sirti nascose e a' nembi segno
S'infrange, e va sommerso.

Così l'uomo quaggiù, così la vita :
Aspra spesso al miglior che suda e geme,
Trova il malvagio la sua vita fiorita
E l'oragan non teme.

Colta, onesta, gentil, tu pur, fanciulla,
Soffri, ed egra e languente i giorni meni;
Pochi e brevi per te sin dalla culla
Volsero i dì sereni.

Invan rieder tu vidi aprile e maggio,
E rifluir la vita in ogni stelo,
Ed all'aura serena e al mite raggio
Rider la terra e il cielo.

Lassa! invidii alla rondine che vola,
E il piè strascini per l'arte pendici;
Tu, nel sorriso universal, tu sola
Soffri, e quanto non dici.

Tu soffri, o giovinetta, e del tuo core,
Come denso liquor di coppa in coppa,
Tacito si trasfonde in me il dolore
E l'amarezza, ah! troppa!

Ma fa cor, sconsolata, e rasserena
La mesta fronte e il lagrimoso ciglio;
Breve è qui sempre del dolor la pena,
Breve il terrestre esiglio.

E forse soffri e t'è la vita acerba
Perchè di questa terra, angiol, non sei,
Perchè altrove più degna in ciel ti serba
Patria negata a' rei.

Et tu pur... ma che dico? e chi del padre
Raddoleirà le cure agli ultimi anni?
Chi divider potrà coll'egra madre
Tanti e sì crudi affanni?

LA JEUNE MALADE.

Tandis que la proue du forban glisse rapide
sur le vaste et perfide élément; qu'un soleil
radieux dore ses voiles et que le vent lui sourit;

Le frère navire du pieux nautonier trouve sou-
vent, hélas! la mer contraire à sa marche, et
il va se briser aux écueils cachés ou s'engloutir
sous l'orage.

Tel est l'homme ici-bas; telle est la vie :
souvent âpre pour les êtres vertueux qui s'ef-
forcent et gémissent, pendant que le méchant la
trouve semée de fleurs et à l'abri de l'ouragan.

Sage, aimable, gentille, tu souffres pourtant,
toi, jeune fille; et tu passes ta vie, malade et
languissante; pour toi, dès le berceau, les jours
sereins ont été rares et courts.

En vain tu as vu revenir le printemps et af-
fluer la vie dans chaque plante; le soleil et la
terre sourire au doux zéphyr et à la bienfai-
sante chaleur du soleil.

Hélas! en te traînant par de rudes sentiers,
tu portes envie à l'hirondelle qui vole; dans
cette fête universelle, toi seule souffres, et pour-
tant tu ne te plains pas.

Tu souffres, ô jeune fille! et de ton cœur
la douleur secrète et trop amère, hélas! se
transvide en moi comme une épaisse liqueur
d'un vase en un autre.

Mais prends courage, pauvre affligée, sèche
tes larmes, et que le chagrin qui obscurcit ton
front se dissipe; ici-bas les maux sont toujours
de peu de durée, l'exil terrestre est court.

Si tu souffres, et si la vie est amère pour toi,
ange, c'est peut-être parce que tu n'es pas de
cette terre, et que le ciel te réserve là haut
une patrie meilleure qu'il refuse aux pervers.

Aussi... mais que dis-je? Qui d'un père adou-
cirait les derniers ans? Qui pourrait partager
avec une mère affaiblie tant et de si amères
douleurs?

So che a sparger nel ciel luce novella
Fulgido ti destina astro il signore,
Ma qui pur ne sei gemma eletta e bella,
Raro e leggiadro fiore.

A una prece, fanciulla, il cor disserra :
Regga Dio di tua membra il fragil velo ;
Pochi, lo vedi, e brevi por la terra
Ma molte stelle ha il cielo.

Pregalo : — In Dio molto a sperar ti resta ;
Vivi lungo agli amici e a' tuoi conforto,
Finchè a sottrarti a più crudel tempesta
S'apra il celeste porto.

DIEGO PLACENTINI.

Je sais que le Seigneur te destine à répandre
dans le ciel l'éclat d'une lumière nouvelle ;
mais ici cependant tu es son diamant choisi, sa
fleur rare et précieuse.

Le cœur se soulage par la prière, jeune fille :
que Dieu dispose de ta débile enveloppe mor-
telle ; tu le vois, sur la terre les fleurs sont
rares et passagères, mais les étoiles sont nom-
breuses au ciel.

Prie-le : — En Dieu, il te reste beaucoup à es-
pérer ; vis longtemps pour tes amis et pour ta
sanctification, jusqu'au moment où, afin de te
soustraire à de plus cruelles tempêtes, le port
céleste s'ouvrira pour toi.

M^{me} ÉLISA VAN-TENAC.

Instruction.

Le Groënland.

1391.

C'était au commencement de janvier ; l'horloge de bois indiquait deux heures de l'après-midi, et pourtant les ténèbres étaient profondes. Le maréchal ferrant Scallagrim, qui joignait à sa profession manuelle l'exercice des fonctions ecclésiastiques, car il était curé de la petite église de Grunana en Islande, Scallagrim avait terminé sa journée. Les rudes travaux du corps, les saintes prières, occupations de l'âme, étaient sa vie entière, vie agréable au Créateur, qui ne nous a point faits pour l'oisiveté. Il faut bien d'ailleurs que les prêtres islandais gagnent de quoi vivre sur cette terre misérable, dont les habitants sont trop pauvres pour subvenir par leurs dons pieux à l'entretien de leurs pasteurs.

Trois lampes alimentées par une huile de baleine que trahissait son odeur, éclairaient la vaste chambre où se tenait la veil-

lée présidée par Scallagrim, et la lueur rougeâtre d'un vaste brasier de tourbe ajoutait à cette clarté tout en répandant à l'entour une chaleur bien précieuse par le froid extrême qu'il faisait. Scallagrim était à la droite du foyer, et, à côté de lui, filait avec grâce une grande et belle fille, Regnilda, sa nièce. Quelques autres femmes encore tenaient la quenouille ou l'aiguille ; puis, sur une table, des hommes étalaient des peaux d'ours ou de renard qu'ils apprêtaient ; d'autres réparaient leurs instruments de pêche, et quelques-uns travaillaient avec délicatesse le bois, l'argent, la corne et les os de poisson.

Entre ces derniers était le jeune et hardi navigateur Floko. Déjà plusieurs fois, bien qu'il compte vingt-cinq ans à peine, il a fait le voyage du Spitzberg et des côtes du Groënland, pour assister son père Gundebrend dans le rude exercice de la pêche de la baleine et du narval, la licorne de mer. Cependant les doigts de Floko ne se sont ni endurcis ni roidis par ces travaux violents, et, à l'aide d'un couteau, il sculptait les divers personnages de l'armée d'un roi d'échecs. Il n'était pas toutefois entièrement absorbé par cette occupation, et de temps à autre il s'arrêtait, il semblait triste.

Pourtant la veillée était animée par une distraction bien chère à tous les Islandais, qui ont pour leur pays d'autant plus d'attachement qu'il leur est plus âpre et plus dur; car tantôt un vieillard psalmodiait le sombre et magnifique chant de mort de Regner Lodbrog, le héros du nord; tantôt une ballade racontait comment Ingulf, fuyant la Norvège pour s'établir en Islande, jeta à la mer une porte que les flots poussèrent jusqu'à la côte, et cette porte fut celle de la première maison qu'il éleva sur le lieu même.

« Nous avons assez parlé des anciens jours, dit enfin un des assistants. Sait-on des nouvelles de nos malheureux frères du Groënland? Qu'est devenue, mon Dieu, cette colonie si florissante? »

A ces mots, Floko tressaillit, leva la tête, et regarda avec émotion celui qui les avait prononcés. C'est que depuis deux ans Floko ne tournait plus vers le Groënland que des yeux pleins de larmes. En 1389, Gundebrog, son père, avait quitté le petit port de Grunana pour se rendre à Garda, capitale de la colonie danoise, où l'appelaient des affaires de commerce. Comme il ne s'embarquait point pour une rude expédition de pêche, il était parti seul, promettant à Floko que dès son prochain retour il le conduirait à l'autel pour épouser la jeune Regnilda; mais, hélas! depuis son départ, il n'était venu aucune nouvelle ni de lui ni de la colonie. Les bâtimens norvégiens partis en 1390 pour porter au Groënland la provision annuelle de blé et d'aliments de toutes sortes, sans lesquels les colons seraient morts de faim, ne trouvèrent que d'immenses champs de glace, une mer couverte d'une brume impénétrable, et ils furent obligés de revenir. Bien d'autres tentatives eurent lieu encore de divers points de la Norvège; mais nulle ne fit retrouver la colonie perdue, et il n'y avait plus désormais en Islande qu'un seul cœur où restât quelque espérance : c'était celui de Floko. Il aimait trop son père pour se résigner à

croire qu'il ne le reverrait jamais, et il n'attendait que les premiers beaux jours afin de tenter un voyage à sa recherche.

Quand le timbre éclatant de l'horloge de bois sonna huit heures, chacun des hôtes de la veillée se leva, grelottant à la seule pensée de quitter le bon et hospitalier foyer de tourbe de Scallagrim. Un vieillard s'enveloppa de la peau d'un immense ours blanc; une jeune fille jeta sur son dos la dépouille d'un renard bleu dont la tête conservée avec soin lui servait de capuchon. Une femme se drapa avec une vaste pelisse de peaux d'hermines et de martres cousues alternativement ensemble; quant à Floko, il lança sur ses épaules un manteau formé d'un loup cervier tué de sa main, et d'un large morceau de cuir épais qui venait d'un hippopotame.

En répondant aux bonsoirs de la compagnie, Scallagrim se hâta de fermer sa porte, car il n'aurait pas fallu dix minutes pour que tout fût gelé dans la chambre. Le lendemain matin Regnilda se leva au moment où le soleil allait paraître, il n'était pas loin de dix heures. Le déjeuner de poisson fut mangé de bon appétit et arrosé de petit-lait; puis quand le soleil fut tout à fait sur l'horizon, une moitié seulement, car pendant deux mois de l'hiver on ne voit pas en entier l'astre du jour, le bon curé se rendit à l'église et Regnilda reprit ses occupations accoutumées.

Cinq mois s'étaient écoulés, lorsqu'un matin Scallagrim ayant été appelé par un paysan pour ferrer son cheval, se rendit ensuite à l'église bénir l'union de deux de ses paroissiens. Regnilda assistait à cette cérémonie. Lorsqu'elle fut accomplie, Floko s'avança vers l'autel au pied duquel Scallagrim était encore. « O messire! lui dit-il, priez pour l'heureux succès de mon voyage, priez pour le retour de mon père!... Mais si j'étais fiancé à Regnilda, que cette pensée me donnerait de force, de courage, d'espérance! » Déjà Scallagrim, à deux genoux, les mains jointes, récitait ses prières.

res; Regnilda et Floko, prosternés derrière lui, les répétèrent; puis il se leva, étendit les mains sur leurs têtes et dit : « Enfants, soyez bénis, soyez fiancés au nom du Tout-Puissant ! » Floko, convaincu que le Ciel ne voudrait pas séparer ceux qu'il venait d'unir, dit : au revoir, à Regnilda, et s'apprêta à mettre à la voile, pour aller à la recherche de son père.

L'Islande, bien nommée *la terre de glace*, avait pris un aspect riant; on était à la fin de juin, le soleil ne se couchait réellement pas. Il disparaissait à moitié pendant les quatre heures de ce que l'on appelait la nuit, mais c'était en réalité le plus ravissant des jours, c'était l'union de la lumière qui donne la vie et du silence qui répand le sommeil; la terre profitait avec avidité de ces deux mois de chaleur et de clarté pendant lesquels elle se pare à la hâte; sans doute aucun épi ne croissait sur ce sol pétrifié, calciné tant par le froid de l'air que par les feux souterrains; mais les bouleaux et les frênes, tout au plus hauts de cinq pieds, se revêtaient d'un épais feuillage, les prairies étendaient leur tapis velouté; tout était en fleurs, tout s'épanouissait; la nature, les champs, les animaux, les hommes, tout était en fête; on ne voyait que verdure, car les maisons, enfoncées en terre pour avoir plus de chaleur, montraient leurs toits décorés de bouleau et de gazon; quelques cabanes même, construites avec de larges morceaux de terre, façonnés en pierres de taille, apparaissaient comme autant de monticules revêtus d'une herbe abondante.

Ainsi que la terre, les hommes s'empressaient de profiter de l'été qui devait être si court. Les fêtes patronales se succédaient rapidement de village en village, et déjà était arrivé le jour de celle de Grunana, paroisse de Scallagrim. Dès le lever du soleil, ou pour mieux dire, dès l'apparition de son autre moitié, à deux heures du matin, le curé ayant célébré la messe, les habitants se répandirent, en grande

parure, sur une vaste prairie au bord de la mer, au fond de la petite baie qui s'étend devant Grunana. Du fond des masses de verdure que formaient les maisons, on voyait sortir des femmes vêtues de corsages écarlates chargés de boutons d'or, à manches galonnées, à collets d'éblouissante hermine. Leurs jupes étaient du plus éclatant bleu de ciel, et sur une sorte de tablier blanc, flottait une écharpe de soie bariolée ou rayée de deux rouges de différentes nuances. C'est ainsi vêtue qu'apparut Regnilda, et rien n'était élégant comme son bonnet élevé et conique semblable à celui des Cauchoises. La forme d'un bonnet paraît bien frivole, mais chez des nations où la mode est immuable, la coupe d'un vêtement est en quelque sorte une tradition historique, et la forme de la coiffe des femmes islandaises suffirait pour nous apprendre que les habitants de l'Islande et ceux de notre Normandie sont de la même famille, de la puissante race des Scandinaves et des *Normen* (hommes du nord).

L'arrivée de Regnilda fut le signal des quadrilles et des rondes, dont la mesure était marquée seulement par le chant des danseurs et des danseuses. Tout en prenant part à ces plaisirs, la jeune fille avait au fond du cœur de vives inquiétudes sur le prochain voyage de Floko.

C'était donc d'une voix presque triste qu'elle modulait les airs de danse, et ses pas suivaient la langueur de son chant. Quant aux autres habitants de Grunana et des environs, ils s'amusaient comme des gens qui auront bientôt de longues nuits de solitude et de froid. Scallagrim avait offert un prix à celui qui lancerait le plus habilement le javelot; c'était à qui triompherait dans ce divertissement, dont le but était d'apprendre aux pêcheurs à darder d'un bras vigoureux le harpon dans les flancs de la baleine. Plus loin, les joueurs de balle échangeaient, à grande volée, leurs paumes de bois, et il fallait qu'ils fussent

adroits, sous peine de recevoir dans la tête ou dans la poitrine ces espèces de boulets qu'ils serenvoyaient avec vigueur. Dans une autre partie de la prairie, quelques marchands anglais, danois ou norvégiens, vendaient rubans, étoffes, miroirs, bijoux d'argent plus ou moins pur, et bien des filles abandonnaient la danse pour faire quelques emplettes que les pères payaient en huile de baleine, en morue, en lichen, en peaux de renards ou en plumes d'eiders, ce moelleux plumage que nous avons nommé *édredon*, parce que les Anglais le nomment *eider's-down* (duvet d'eider).

La journée s'était passée dans ces fêtes. A minuit, le soleil caché à demi répandait sur la prairie, avec une suave chaleur, une clarté semblable à celle de la lune; la dernière ronde tournait, joyeuse, sur l'herbe couverte de rosée...

Tout à coup, on entend un murmure confus de voix; puis ces cris d'alarme : « Les glaces ! les ours ! »

Presque tous les étés, les glaces détachées des régions plus voisines du pôle descendent l'océan septentrional, chargées de loups et d'ours blancs affamés. Si les glaces viennent à échouer sur les côtes avec ces bêtes féroces, d'horribles malheurs sont à redouter. Aussi, danses, jeux, marché, furent abandonnés; femmes, filles, enfants se dispersèrent dans toutes les directions; les hommes coururent chercher leurs armes, quelques-uns restèrent auprès de Regnilda, sur la plage, et bientôt Floko, monté sur son bâtiment prêt à partir, le quitta pour se réunir à sa fiancée.

On voyait, autant que le permettait le demi-jour, d'énormes glaçons descendre lentement le long du rivage.

« Je ne distingue rien qui ressemble à des ours, dit Floko à sa fiancée.

— Ni moi non plus, répondit-elle; cependant, là-bas !... sur ce morceau de glace bleue comme le ciel, n'y a-t-il pas quelque chose ?

— Oui... on dirait que c'est une tente

pareille à celles que j'ai vues autrefois au Groënland... une tente de peau de baleine ou de veau marin... je distingue à présent les quatre perches qui la soutiennent.

— Regardez ! quelque chose s'agite... c'est un homme !... il fait des signaux. Le malheureux ! comment aller à lui ?

— C'est lui qui vient à nous, répond Floko.

En effet, le glaçon, violemment heurté par les glaçons qui le suivaient, fut lancé contre les rochers du rivage, et jeta à terre un homme enveloppé de peaux hérissées. Regnilda aidée de Floko courut à son secours, arracha d'une main tremblante le masque de peau de baleine qui lui cachait le visage, poussa un cri... c'était Gundebrand !

On s'empressa de le porter dans la cabane la plus voisine, et là, après avoir mangé quelques aliments légers, il tomba dans le plus profond assoupissement. Le curé prévenu par Regnilda entra bientôt pour embrasser son vieil ami et l'emmener dans sa maison.

Or, le lendemain il y avait grand festin préparé au presbytère, par le cuisinier de l'évêque de Skalholt. Là, trente vieillards, tous contemporains, tous amis de Scallagrim et de Gundebrand, se livrèrent à une joie vive; mais le plus heureux était Floko, qui retrouvait son père au moment où il partait pour aller à sa recherche.

Enfin, le banquet terminé, à l'heure de ce délicieux crépuscule que l'on nomme la nuit, on introduisit tous les habitants du village, qui attendaient avec impatience le récit du voyage de Gundebrand, et chacun ayant pris place sur les longs bancs de gazon épais dont était bordé le jardin du presbytère, Gundebrand commença ainsi :

« Je partis, vous le savez, sur un petit navire, l'*Hécla*, monté par quelques hommes d'équipage; nous étions à peine depuis douze heures en mer, lorsque le vent devint tout à fait mauvais. Snorro, le pilote, voyant que je contemplais d'un oeil

triste l'horizon menaçant, me dit : « Maître ! ne vous tourmentez pas ; j'ai acheté du bon vent chez le sorcier du grand Geyser. Voyez-vous cette corde ? Eh bien, il a dit des mots sur chacun des nœuds qu'il y a faits, et nous n'avons qu'à dénouer un nœud pour avoir le vent qu'il nous faut. » Je ne crois pas aux sortilèges, mais Snorro y mettait une foi entière, et après avoir fait les génuflexions, les signes de croix, les simagrées impies que le prétendu devin lui avait prescrites, il défit un des nœuds de la corde... et, tout à coup !... une rafale irrésistible emporta le navire.

« Allons, jette cette corde à la mer, dis-je à Snorro ; mets ton monde à la manœuvre ; moi, je me place au gouvernail, et nous réussirons plutôt avec le secours de nos bras qu'avec celui de tes sorcelleries. » Le superstitieux Snorro frémit en entendant ces paroles ; il se mit à la manœuvre tout en gardant sa corde ; ce fut avec une peine infinie que nous parvîmes à reprendre la direction du Groënland ; mais au coucher du soleil le vent s'éleva de nouveau, et durant la nuit, le navire fut emporté dans des mers inconnues ; une tempête violente s'étant déclarée le matin, une rafale jeta à la mer mon pilote, dans le moment où il allait dénouer sa corde ; on parvint à le sauver, mais il avait perdu son faux talisman, et par malheur notre talisman véritable, la boussole !

« Nous avons erré trois jours, lorsqu'un matin une bourasque lança sur le pont de l'*Hécla* trois corbeaux d'une race particulière au Groënland. « Dieu soit loué, dis-je à Snorro en prenant les corbeaux épuisés de lassitude, voici ce qui remplacera notre boussole : lorsque je lâcherai ces oiseaux, ils prendront à coup sûr leur vol dans la direction de leurs nids, et je suivrai la route qu'ils suivront. Au bout de quelques jours, par un temps clair et serein, je fis ce que j'avais dit, je donnai la volée à l'un des corbeaux, qui, étendant ses grandes

ailles noires, partit comme une flèche.

« Je le suivis ; mais le vent, plus fort que nous, nous emporta hors de la route que le corbeau avait indiquée. Quelques jours après nous vîmes avec douleur à l'horizon, les roches hérissées du Spitzberg et le Cap-Nord. Pour m'assurer que je ne me trompais pas, je lâchai le second corbeau, qui, en effet, s'élança vers le sud-ouest.

« Le Groënland est là ! m'écriai-je encore, et cette fois le vent est bon ! » Hélas ! l'*Hécla* fut presque aussitôt enveloppé d'une brume épaisse ; et lorsqu'un matin le ciel apparut bleu et l'air transparent, aucune terre n'était en vue. Où nous trouvions-nous ? Le dernier corbeau était là pour nous le dire. J'ouvris la cage, et l'oiseau fila, rapide comme un trait, dans la direction de l'ouest. Nous le suivîmes, et le lendemain, en effet, nous débarquâmes à Garda, capitale du Groënland. Je me hâtai d'y terminer mes affaires, lorsqu'un froid inaccoutumé se déclara tout à coup, et la mer ne tarda pas à entourer la côte d'une épaisse ceinture de glace ; la terre se couvrit d'une neige qui devint aussi dure que le marbre. Plus de verdure, plus d'oiseaux chanteurs, mais d'effrayants oiseaux de proie. Si la température était rude quand le soleil se montrait encore assez longtemps sur l'horizon, que fut-ce donc lorsqu'il ne parut plus que quelques heures ? Il fallait avoir un bras vigoureux pour fendre le pain à coups de hache ; et le beurre que l'on conserve comme ici, en tas, à côté des maisons, n'était pas moins difficile à trancher. Le matin, en se levant, on se trouvait entouré d'une épaisse couche de glace formée par la respiration durant le sommeil, et ce froid était d'autant plus affreux que les débris de forêts que les flots apportent de pays inconnus, avaient tout à fait manqué au Groënland. Nul moyen de se chauffer ! Pour ajouter à la terreur que chacun éprouvait, l'atmosphère montrait chaque nuit des phénomènes effrayants : des aurores boréales,

non point radieuses, magnifiques comme les nôtres, mais d'un rouge sombre se détachant sur le bleu noir du ciel, et jetant sur les neiges d'étranges lueurs. Après un hiver qui décima la triste colonie, des tempêtes telles que les plus vieux colons n'en avaient jamais vu, ébranlèrent le sol toujours vacillant sous leurs pieds; les glaces, entassées par l'hiver sur les plages, révélaient par de sourds craquements, et par les soulèvements qu'elles éprouvaient, l'agitation de l'intérieur de la mer. Presque chaque jour le soleil apparaissait triple au fond de vapeurs grisâtres. Les rennes sauvages, les ours mêmes venaient ramper près des habitations des hommes, et les aigles s'abattaient du fond des nuages en poussant des cris d'effroi.

» Enfin un matin, un horrible coup de vent fut le signal du désastre. Les tentes, les maisons furent emportées au loin, et tous les habitants, contraints de fuir en pleine campagne, se couchaient pour éviter d'être jetés contre les rochers, qui bientôt arrachés par la tempête volèrent et se broyèrent en se rencontrant. Après un jour de ces épouvantables secousses, la ville de Garda et les villages environnants disparurent sous une épaisse nuée de cendres amassées depuis des siècles dans des volcans éteints. Ils allaient se rallumer peut-être, car l'air était devenu brûlant. Ajoutez à ces calamités la famine qui venait de se déclarer, car l'époque à laquelle les bâtiments pourvoyeurs arrivaient de Norvège était écoulée depuis un mois, et les greniers avaient été détruits par la tempête qui avait dispersé et anéanti ce qu'ils contenaient. L'effroyable état de la terre donnait une idée de ce que la mer devait être, et s'expliquant ainsi la cause du retard de leurs provisions, les habitants qui avaient survécu se résignaient à ne prendre pour toute nourriture que du pain fait avec des os de poissons, broyés en farine. Cette nourriture était insuffisante sans doute, mais l'espoir nous laissait quelque force encore. Quelle fut donc notre dé-

solation lorsque nous apprîmes que les côtes étaient désormais inabordables! Des glaces s'étendaient sur une largeur de douze milles de Norvège (1), et empêchaient non-seulement les navires d'approcher de la colonie, mais même d'en retrouver la route. Il fallait donc mourir de faim, à moins que les ours blancs et les loups venus sur les glaces ne nous délivrassent de ce supplice par un autre supplice non moins affreux.

» Surpris par l'hiver dans cette position, livrés à la famine, aux bêtes féroces, au froid, il n'en fallait pas tant pour détruire de faibles hommes, et la rude saison n'était pas encore à son terme que je me trouvais un jour seul vivant, avec deux chiens qui, plus d'une fois, me défendirent contre les loups affamés. Une seule pensée, un seul désir, un besoin impérieux me soutint dans ces épreuves; je ne vivais que pour revoir mon fils... et dès que je vis arriver les longs jours, je résolus d'arriver jusqu'au bord de la mer et d'y attendre un vaisseau... si Dieu en envoyait de ce côté.

» Je trouvai, dans les maisons que la mort avait rendues désertes quelque peu de farine d'os de poissons, quelques bouteilles d'eau-de-vie, et après avoir tout placé dans un traîneau sur lequel j'élevai quelques peaux en guise de tente, j'y attelai mes deux chiens et je dis adieu à cette colonie détruite.

» Tant que je fus sur la terre, ou pour mieux dire sur la neige dure et unie qui la couvrait, mon traîneau vola rapide comme le vent; mais il n'en fut pas de même sur les glaçons raboteux, hérissés, qui avaient remplacé la mer. Je fus obligé de renoncer à ce moyen de transport, et chargé ainsi que mes chiens de la moitié de mes provisions, j'abandonnai le traîneau. Nous voyagions lentement le jour; et, la nuit, blotti sous une tente faite de peaux de veaux marins, je dormais sous la garde de

(1) Douze myriamètres environ.

mes deux chiens veillant sans repos autour moi.

« Un soir, le cœur plein de joie, car aux dernières clartés du soleil couchant j'avais aperçu à l'horizon la mer libre, je venais de dresser ma tente, et dans l'espoir qu'un navire amené par la Providence me prendrait à son bord, je m'étais endormi.... j'entends des hurlements horribles... je me lève... deux ours blancs emportaient mes pauvres chiens!... Je prends mon arc, mes flèches, mais la nuit était faiblement éclairée par le reflet des glaces; je visai mal... Un des ours revenait vers moi à grands pas, lorsqu'une commotion violente partie des profondeurs de la mer soulève les glaces immobiles, elles se séparent en mille fragments, et moi, sur un glaçon, sauvé miraculeusement de la griffe et des dents de l'ours qu'emportait un autre glaçon, je me sentis descendre, ballotté par les vagues... chaque cap, chaque promontoire, la moindre pointe de terre étaient autant d'écueils où le sol fragile qui me portait allait se heurtant sans cesse, et alors j'entendais d'effroyables craquements, je voyais des crevasses se former autour de moi, j'attendais la mort, je n'avais plus que pour un jour de vivres...

« Ce jour s'acheva, et mon repas avait été si faible que tombant en défaillance, je disais à genoux ma dernière prière... lorsque j'aperçus monter à l'horizon la colonne de fumée de *l'Hécla*. « Dieu soit loué! m'écriai-je, je mourrai du moins près de mon pays!... Mais Dieu ne voulait pas me rappeler encore... il m'a rendu à mon fils; à vous, mes amis, mes frères... »

Gundebrand avait à peine achevé son récit que Scallagrim s'agenouilla, les mains jointes, et tout le monde fit comme le vénérable pasteur.

La noce de Floko et de Regnilda fut célébrée pendant quinze jours par des festins dignes des Islandais des âges héroïques, et depuis l'on se raconta souvent dans les veil-

lées le périlleux voyage de Gundebrand, le long des plages de glace qui séparent de l'Europe le lieu où fut jadis le Groënland!

ERNEST FOUNET.

HISTOIRE

De la Châtelaine de Thil.

Marie de Thil était demeurée veuve à vingt ans, son noble seigneur et mari étant mort en Flandre, d'une blessure qu'il avait reçue dans un tournoi. Si elle avait pleuré à l'annonce de cette nouvelle, ce est chose dont on ne peut chrestienement douter, car toujours est-ce une grande perte que celle d'un mari, voire même quand il n'est pas des meilleurs; et bien était-ce le cas du bon comte de Thil, qui avait une grande passion pour boire, manger et faire armes, mais une bien petite pour sa belle et aimable dame. Pourtant bien mal tourna pour Marie de s'être tant désolée! Premièrement, parce que le défunt comte ne revint pas de l'autre monde aux cris de sa femme; et, secondement, parce qu'un sien cousin, Albéric de Mâlain, touché de pitié au récit que on lui fit du désespoir de sa parente, se crut obligé de lui venir apporter quelque peu de consolation. Or il est à savoir que le sire de Mâlain était peut-être de tous les chevaliers de la Bourgogne, le plus avenant et le mieux fait pour plaire. Il était trouvé bel et accompli à la cour, pensez un peu ce que il dut paraître à Marie, que par ladre avarice et jalousie le comte avait tenue durant cinq ans comme captive dans son châtel de Thil. Dès que elle vit Albéric, elle fut fâchée d'avoir accepté un consolateur si bel et parfait, pourtant ne put-elle faire autrement que de lui accorder bon accueil. Je ne veux pas suivre par le menu la connaissance que firent l'un de l'autre Albé-

ric et Marie. Hélas ! on se trouve tost amis quand on est ainsi jeunes et beaux, et puis seuls au milieu des champs ! Aussi le deuil fut-il porté sans plus de tristesse que ce qu'il en fallait, et Marie pensa plus d'une fois à part elle, que avant la fin de l'année elle pourrait bien échanger les voiles noirs qui couvraient encore sa tête, contre la parure d'une mariée. Albéric, bien que courtois avec Marie et galant comme tout chevalier doit être, ne laissait pas pour ce de s'échapper maintes fois en d'étranges propos, mal sonnans à l'oreille de sa belle cousine, qui avait le cœur trop pris pour n'être pas un peu jalouse. Marie s'inquiétait de tout : pourquoi il portait dans sa devise ces mots au dessous d'une estoile d'argent : *J'ai choisi la plus haute*. Pourquoi il descendait tous les soirs à l'heure de l'*Angelus* sur l'esplanade qui regardait l'orient, où il restait une heure immobile comme un des créneaux du donjon, les bras croisés et les yeux levés au ciel ; pourquoi il portait suspendu au cou, par une belle chaîne d'or, une petite figure de Notre-Dame, qu'il semblait tenir pour bien précieuse, comme si c'eût été le don de quelque belle amie ; tant et si bien que Marie ne faisait aucun doute que son bel cousin n'eût le cœur engagé pour quelque noble damoiselle. Pourtant ne pouvait-elle, ou à dire mieux, n'osait-elle chercher à découvrir quelle c'était. Mais peu dura son incertitude, comme vous allez ouïr. Depuis quelques jours Albéric, qui avait jusques-là essayé de distraire Marie par sa gaieté et ses bons propos, semblait atteint à son tour d'un secret ennui ; c'est que il s'était avisé que il était aimé d'elle, et de là venait sa peine, le bon chevalier ; car de répondre à cet amour, il ne pouvait y penser sans félonie, et pourtant Marie était si belle ! Ses yeux couleur du ciel avaient de si doux regards ! ses lèvres de corail laissaient voir si brillantes perles ! sa gracieuse et noble face annonçait un esprit si fin et

une âme si élevée, que ce était un grand malheur de la voir sans pouvoir se laisser prendre au plaisir de l'aimer.

Or, près la chambre du bon chevalier se trouvait un petit cabinet dans une tourelle ; une riche toilette y avait été dressée à son usage, et là il passait bien des heures le matin, ce dont Marie ne savait que croire, car il n'était pas d'homme plus simple que lui dans son harnais. Donc il advint qu'un jour de chasse, la châtelaine, par trop pressée de jalousie et de curiosité (deux grandes passions à dames et damoiselles), se glissa en tapinois dans la tourelle pour en connaître le contenu. Sur la toilette rien n'était qu'un pot d'eau et un livre d'heures ; à côté se trouvaient posées sans ordre les armures d'Albéric et de ses écuyers. La pensée vint à Marie de chercher ailleurs l'objet des longues séances de son cousin. Elle ouvrit maints coffres et bahuts sans rien trouver ; mais enfin, dans un coin obscur, sur un riche buffet de bois d'Inde, elle découvrit un vase d'or d'un travail admirable. Il était fait en forme d'église ; dedans, un seul nom se voyait écrit, en fines perles, sur un champ de velours : *Marie*. De vous dire ce que à cette vue la belle cousine éprouva, je ne veux l'essayer ; les châtelaines qui ont aimé le sauront assez, les autres ne sauraient le comprendre.

À quelques jours de là, il advint que, par une nuit obscure et brumeuse, Marie crut entendre de sa fenêtre un bruit étrange dans la cour du châtel. Elle n'appela, de peur de donner mauvaise idée de son courage ; mais se levant prestement elle se alla réfugier dans la chambre, premièrement, et puis ensuite dans le lit de Alix, la plus jeune et la plus favorisée de ses femmes. Je ne sais comme à cette heure, en ce lieu et avec telle confidente, il vint à l'esprit de la châtelaine de faire de son attachement pour Albéric et de sa découverte du matin une longue et détaillée confession. Qui fut bien aise, si ce n'est Alix, qui pensait déjà

aux fêtes de la noce, et aux danses, et aux beaux escuyers qui allaient arriver avec les chevaliers, dont le châtel ne désemplirait pas ! De ce jour Marie et Alix furent presque toujours ensemble ; l'une parlant de son cousin, l'autre confirmant par ses rapports les espérances de sa maîtresse. Elle avait chaque soir à lui conter quelques nouvelles preuves de la passion de Albéric : elle l'avait vu triste et pensif prier Dieu à l'autel de la patronne de la châtelaine ; elle l'avait vu tracer avec un diamant sur le vitrail de la salle d'armes le chiffre de Marie ; enfin un soir, oubliant par zèle le danger d'être surprise, elle avait vu Albéric à genoux dans la tourelle devant le vase d'or, les mains jointes, la tête baissée et poussant de profonds soupirs. Moins aurait suffi pour convaincre Marie ; hélas ! on croit si facilement ce qu'on désire ! La pauvre dame se prit donc d'une si violente tendresse pour son bel cousin que à grand'peine elle la pouvait cacher. Ce bienheureux temps fut de courte durée ! en est-il jamais autrement des jours de bonheur ? C'est pourquoi il faut se hâter d'en jouir, dict Horace dans ses odes. Un jour donc que Albéric et Marie étaient allés dîner dans un petit réduit sur le bord du bois, n'ayant pour toute suite que Alix qui se tenait discrètement à quelques pas d'eux, Marie, remplissant la coupe d'or du chevalier, lui dict : « Mon bel cousin, vous ne devez assurément pas oublier en ma compagnie la dame de vos pensées ; octroyez-moi donc de vider cette coupe en son honneur et gloire. » Albéric rougissant, répondit : « Ma très-noble dame, encore que il soit vrai que même auprès de vous je n'ai pas mis en oubli la dame de mes pensées, pourtant ne boirai-je pas en son honneur ce vin qui n'est qu'une chose terrestre et méprisable ; mais à votre gloire et prospérité. » Marie en entendant ces mots eut bien de la peine de ne pas s'abandonner à sa douleur ; Albéric aimait une autre qu'elle ; n'était-ce pas en

savoir assez pour en mourir ? mais le cœur blessé craint de languir et il cherche la mort dès qu'il n'a plus d'espérance. Marie se leva et prenant l'épée d'Albéric qui était posée sur l'herbe : « Je vous demande, lui dit-elle, par la foi due à une noble dame, et par cette loyale épée de chevalier, que vous me disiez incontinent quelle dame est la vôtre, la tenant dès cette heure pour la plus belle... et la plus heureuse, » ajouta-t-elle en détournant la tête pour cacher une larme. Albéric, à genoux devant elle, prit sa blanche main, la baisa bien tendrement et lui dit :

« Comme ainsi que le porte ma devise, j'ai choisi la plus haulte, la plus belle, la plus parfaite, ou à mieux dire, la seule belle, la seule parfaite, puisque changement ni faiblesse ne sont en elle, notre très-benoite dame, Marie mère de Dieu. » Et sans lever les yeux sur la châtelaine qui était tombée sur un banc, pâle et tremblante, il s'assit à côté d'elle et continua ainsi :

« J'avais pris à douze ans une estrange prédilection pour un vieil châtel à demi ruiné qui était à peu de distance du manoir de mon père. Ung soir que j'y étais allé comme de coutume pour tirer de l'arc aux corneilles qui y faisaient leur résidence, ung loup furieux et enragé s'en vint sur moi avec un terrible courroux. Si je avais été fils de laboureur ou de vigneron j'aurais pu me mettre hors de danger en montant dans une tour qui avait encore une très-solide porte ; mais le fils de Jehan de Mâlain devait tuer le loup, ou en être tué. A donc, je remis mon âme aux soins de Dieu, et levant les yeux vers une niche de la tour où se voyait l'image de la très-sainte Vierge : « Ma dame ! criez-moi dévotement, soutenez-moi comme votre chevalier, car oncques n'aurai-je d'autre dame, si je reviens sans mal de cette aventure. » Après cela je pris une flèche et la tirai à la beste, qui en fut atteinte au cœur et tomba ; je lui coupai la tête pour l'apporter à mon père, et je vins me jeter à

genoux dans la chapelle de Mâlain, devant l'image de Notre-Dame, mon coutelas à la main. Depuis ce jour j'ai tenu mes serments, et quelque pénibles que souvent ils me furent, je n'y manquerai jamais. J'ai servi honorablement ma très-bonne et très-sainte dame, en soutenant sa gloire à bons coups d'épée et de lance, et toute ma vie la veux-je servir ainsi, puisqu'elle m'a sauvé de mort. Telles aventures sont si peu communes que je n'aime que peu à les dire ; mais à vous, qui belle, bonne et noble, êtes aussi par-dessus toute autre dame mortelle... »

La voix de sir Albéric tremblait un peu. Il s'avisa de la grande douleur de Marie, se mit à genoux, baisa sa main que elle lui tendait, et voyant que Alix se levait de son siège, il s'éloigna d'un pas rapide... Et quand Marie rentra au châtel, les hommes d'armes lui apprirent comment le sire de Mâlain venait de partir, suivi de ses varlets et escuyers.

La jeune veuve passa quelques mois à pleurer et à prier la très-sainte Vierge que Albéric avait prise à dame ; puis, l'an de notre Seigneur 1465, le dixième jour de août, très-haute et très-puissante dame, Marie de Thil, baronne de Maupas, Jouix, Bulland et aultres lieux, fut trouvée morte à l'heure de prime en son châtel de Thil,

sans que on pût décider si ce estait naturellement ou non. Elle estait si tranquillement trépassée, que l'on eût dict que tant seulement elle dormait ; mais morte estait-elle pourtant, et grande pitié était-ce, car de dame plus belle ou plus bonne jamais ne verra-t-on peut-être. On n'eût rien connu des chagrins qui, avant le temps, mirent fin à sa vie, si elle n'avait pris soin elle-même de les écrire tout au long, par sentiment de dévotion et d'humilité, comme pour se confesser de la trop grande amour que elle avait eue pour une créature mortelle et fragile, oubliant les paroles du saint roi David qui disent : « Toute chair périra brièvement comme une feuille séchée. »

En apprenant cette triste fin, Albéric, qui en connaissait bien la cause, se rendit moine au couvent de Saint-Martin de Tours, et donna par son testament à l'église de Thil, le bel vase d'or qui avait causé tout le mal de Marie, et que l'on voit encore dans la seconde chapelle de la dite église, à main dextre.

Le propos de cette histoire est court ; s'il ne vous amuse, au moins ne vous sera-t-il de long ennui.

MARIE DE BLAYS.

L'Orage.

..... Et le cri des douleurs
Comme dans les cités retentit dans les fleurs.
SAINTINE.

D'un arbre que le vent balance à ma fenêtre

Sortait, montait, s'éparpillait dans l'air

Un chant d'oiseau que je ne sais connaître,

Mais bien tendre et bien doux, à l'accent pur et clair,

Pénétrant, expressif comme on ne saurait dire,

Et surtout caressant !...

Sons que le cœur tout seul pourrait traduire
Avec les mots qu'il invente et qu'il sent ;
Mots comme en dit au berceau de sa fille,
Quand son œil d'amour brille,
La jeune mère en le berçant.

Oh ! comme j'aimais à l'entendre
De ma fenêtre ce doux chant !
Comme je l'écoutais, cherchant
À deviner, à le comprendre,
À m'initier au bonheur
Qu'une voix heureuse révèle !...
La voix du bonheur est si belle !
Oh ! si doux est le chant du cœur !

Mais voici que le ciel se couvre !... Un noir nuage
Roule sur son azur comme un épais rideau,
Vomissant de ses flancs, jetant sur son passage
La grêle mariée aux lourdes gouttes d'eau,
Se gonflant en torrents que le vent précipite,
Que la foudre traverse en jetant dans sa nuit
Quelques éclairs noyés dans le flot qui les suit...
Et porte avec son bruit la peur dont rien n'abrite !
Et puis le ciel est redevenu bleu,
Et sous le poids de l'eau toute branche est penchée...
La terre liquide est jonchée
De feuilles, de débris qui nagent en tout lieu...
Et toute fleur qui porte encor sa tige
Courbe son front pesant, semble verser des pleurs,
Et tout, sous le mal qui l'afflige,
Porte la trace des douleurs !

Las ! il chantait encore
L'oiseau dont la chanson avait fêté l'aurore...
Mais sa voix a l'accent heureux
Qui me rendait heureux moi-même,
(Car on jouit dans ce qu'on aime) ;
Son chant plaintif et douloureux
Était morne, aigu, lamentable...
Au fond de ce cri déchiré,
De la douleur qui brise, accable,
On sentait son cœur pénétré !...

Hélas ! pauvre petite mère,
Oh ! vous aviez des petits nouveau-nés,
Que n'abritait encor qu'un duvet éphémère,
Et que le vent berçait sur leur branche légère...
...Et la pluie, et la grêle, et les vents déchaînés
Les ont tués !!!... Pauvre petite mère !
— Jolis petits oiseaux de grâce et de beauté,
Il est donc sous vos pas ouvert aussi le gouffre?...
Ah ! puisque vous savez, hélas ! comment on souffre,
Vous êtes donc aussi de notre humanité !

J. L. TREMBLAY.



Revue des Théâtres.

L'Héritage du mal, drame en quatre actes
et en vers, par feu Camille Bernay.

Le comte Robert de Lamarck avait un fils, Raoul, marié depuis peu à la belle Edma. Le comte était dur et méchant; ses vassaux, ses voisins le craignaient. Dunstan, le frère cadet du comte, avait un fils, Fergus. Dunstan, brave et généreux, était aimé des vassaux et des voisins de son frère, et tous deux habitaient, ainsi que leur famille, le château de leurs ancêtres. Le comte avait souvent des discussions avec son fils, jeune homme froid et caustique; un jour, en présence de Dunstan et de plusieurs seigneurs, il s'emporta jusqu'à le frapper; à cet af-

front, Raoul s'éloigna en murmurant contre son père des paroles de menace. Ce jour, Fergus était absent du château de Lamarck. Le familier de Dunstan, Bertram, un misérable qui connaissait l'ambition de son maître, dont il voulait élever la fortune afin d'en profiter, lui fit entendre qu'il pouvait sans danger conquérir le titre, les places et les honneurs de son frère, car on accuserait Raoul d'avoir exécuté ses menaces; et il fit si bien, que, la nuit venue, guidant son maître, il l'introduisit dans la chambre du comte : Dunstan tira les rideaux du lit... et Bertram commit le meurtre... Au gémissement que poussa le mourant, Edma réveilla son époux; il accourut dans la chambre de son père, chercha à étancher le sang qui coulait à flots de sa plaie en poussant des cris de douleur; ces cris attirèrent dans la chambre du mort

tous les habitants du château; Bertram y entraîna Dunstan, que le remords faisait trembler d'épouvante et d'horreur... et l'on trouva Raoul auprès du lit, les mains teintes du sang de son père... On l'accusa de l'avoir tué. Dunstan était son juge... il le fit évader. Accusé de parricide, le malheureux, chassé de ville en ville, de château en château, alla combattre en Palestine.

Trois ans s'étaient écoulés depuis que Raoul avait été forcé de quitter son Edma, son pays, lorsqu'un des vassaux du château de Lamarck, l'ayant rencontré blessé sur un champ de bataille, l'acheva pour venger la mort de son maître, lui enleva sa bague de mariage, et la rapporta à sa veuve, qui s'était retirée dans sa famille.

Ici commence le drame.

Pendant deux ans, la belle Edma a pleuré la mort de son époux, dont elle avait toujours, mais vainement, proclamé l'innocence; elle venait enfin de céder aux sollicitations de ses parents, à l'amour de Fergus, et allait l'épouser, quand, sortant de l'église où elle avait prié Dieu pour Raoul, un pèlerin s'approche d'elle, lui dit deux mots tout bas; puis, plaçant un doigt sur ses lèvres, lui ordonne le silence. Pâle, tremblante, Edma, à peine rentrée dans son manoir, écrit à Fergus qu'elle ne peut plus l'épouser. Le jeune homme se désespère, il accuse les femmes de légèreté, d'inconstance; Patrick, son fou, essaye vainement de l'égayer en lui conseillant d'aimer ailleurs. Dunstan, qui est malade et souffrant depuis son crime, était seul, lorsque Bertram, qu'après l'avoir gorgé d'or, il a, depuis cinq ans, chassé de sa présence, entre malgré les gardes, et lui annonce que Raoul n'est point mort; il vient de le reconnaître sous les habits d'un pèlerin. Cette nouvelle, la vue de son complice, raniment les remords du vieillard; ce jour est l'anniversaire de la mort de son frère, et Bertram ose proposer à Dunstan un nouveau crime... la mort de son neveu! Exaspéré par l'impudence de ce vil complice, le vieux comte

le menace de son épée; Fergus, qui entre en ce moment, fait éloigner Bertram... mais la raison de Dunstan s'égare; il croit voir l'ombre de Robert; il l'implore et s'écrie : « Je suis damné ! » Fergus apprend ainsi que son père, qu'il aime et honore, est un fraticide !... Le bon jeune homme veut mourir. « Qui donc fera respecter ma mémoire ? qui donc me pleurera ? » lui dit le faible vieillard. « Eh bien ! je vivrai, pour vous faire honorer, je pleurerai votre faute, mon père, et mes larmes éteindront pour vous les feux de l'enfer. »

Le soir même le comte n'était plus, et Fergus, conduisant le deuil, jetait l'eau bénite sur cette nouvelle tombe, placée près de la tombe de Robert, tandis qu'un pèlerin, aux prières d'un fils, répondait de loin par des malédictions... C'était un autre fils qui vengeait ainsi la mort de son père !

Edma arrive au rendez-vous que Raoul lui a donné; elle le presse de fuir : elle l'accompagnera partout... Il refuse... Fergus se rencontre avec les deux époux. Après une scène violente, où Raoul est désarmé par son cousin; celui-ci lui offre la vie s'il ne veut point se faire reconnaître. Raoul refuse encore... « Je viens, dit-il, pour être jugé. »

Bertram, qui a besoin d'un nouveau crime pour refaire sa fortune, a suivi Raoul; il le fait arrêter par les gardes et enfermer dans une des salles du château.

Fergus est bien à plaindre ! il a perdu l'espoir d'épouser la femme qu'il aime, et se voit forcé de condamner un innocent. Ne pouvant dormir il passe la nuit à errer le long de ses sombres corridors... il heurte quelque chose... c'est Patrick, qui, lui aussi, ne s'est point couché; et, le jour venu, le pauvre fou ne rit plus en voyant que les cheveux noirs de son jeune maître sont devenus gris. « Patrick, lui dit Fergus, prends cette clef, monte à la tour, va me chercher dans l'armoire un flacon ciselé. » Patrick le lui apporte et s'éloigne.

Dans la salle voisine, les seigneurs assem-

blés jugent Raoul ; en ce moment, Bertram vient proposer à Fergus de faire évader son cousin... et... d'empêcher qu'il ne puisse revenir... En récompense de ce service, il demande une terre « dans laquelle, » dit l'impudent, « je me retirerai pour y finir mes jours... C'est le moins, » ajoute-t-il, « que vous vouliez accorder au complice de votre père... à celui qui tient votre secret... » Fergus comprend que cet homme peut tout perdre... Il tire son épée, le frappe... Bertram se défend, Bertram crie à l'aide... on entend des pas qui s'approchent... Bertram va proclamer que Dunstan est un fraticide... Fergus le précipite du haut du balcon... on frappe... Fergus regarde en bas... Bertram est écrasé par sa chute... Il peut donc ouvrir.

Ce sont les seigneurs qui viennent de juger Raoul ; ils remettent sa sentence à Fergus, leur chef. On amène le condamné ; Edma arrive tout en larmes. « Voilà qui rend la vie à votre époux, » lui dit Fergus, buvant la liqueur contenue dans le flacon ; puis, s'adressant à Raoul :

..... Noble victime,
Regarde !...

(Il déchire la sentence.)

Aux yeux de tous j'annule ainsi ton crime.
Reprends l'honneur, le rang que j'usurpais sur
[toi,
Car l'assassin, seigneurs... cet assassin, c'est moi !

Raoul va le démentir... « Tais-toi, » lui dit-il tout bas. « Tu mourais pour sauver l'honneur de ta race ; je meurs pour sauver l'honneur de mon père... Vos mains, » dit-il à Edma et à son époux, « car déjà le poison... » Il tombe mourant dans leurs bras.

« Le poison ! répète le fou ; ah ! oui... le flacon... le flacon... » Il le prend, boit le reste, puis mettant un genou à terre, il soutient dans ses mains la tête de Fergus, et chante :

Le bon maître est mort que j'aimais,
Il est allé dans la demeure

D'où l'on ne revient plus jamais.

Jamais,

Jamais,

Jamais.

puis il tombe expirant sur le corps de son maître ; et Raoul dit à Edma, en s'agenouillant ainsi qu'elle auprès du cadavre de Fergus :

Prions pour l'héritier du mal.

Ce drame est bien triste, mesdemoiselles. A cette réflexion, j'en ajouterai une autre : le titre ne me paraît pas exact, car c'est *l'héritage du crime* plutôt que *l'héritage du mal*... Mais l'auteur est mort jeune, et sans avoir vu représenter sa pièce ; il eût peut-être changé ce titre... Soyons donc indulgentes pour ceux qui ne sont plus !

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Mélanges.

LES FOUS DE COUR.

On donne ce nom à des bouffons pensionnés, attachés jadis au service de nos rois. Ces singuliers fonctionnaires, que l'on voit figurer auprès des princes depuis la plus haute antiquité, avaient pour occupation de dérider le front de leurs maîtres par des grimaces, des gestes grotesques et de brusques saillies. Jouissant du privilège de parler et d'agir librement au milieu du cérémonial et du mensonge des cours, ils firent souvent entendre aux souverains le langage de la vérité, leur donnèrent de bons avis, et désarmèrent leur colère quand les plus sages conseillers n'osaient élever la voix.

Si quelques-uns d'entre eux ne furent que des nains hideux, de misérables idiots auxquels le hasard seul inspirait parfois une heureuse repartie, beaucoup d'autres ne manquèrent ni de jugement ni de finesse. En France, on trouve déjà des fous au service des Carlovingiens. Mais ce fut surtout après les croisades que cet emploi, établi chez les empereurs grecs, s'introduisit dans toutes les cours de l'Europe. Dès lors, presque tous nos rois, et, par imi-

tation, les nobles seigneurs eurent leur fou en titre d'office, comme ils avaient des chiens, des faucons, des chevaux, et cet usage se perpétua si bien que, toutes les fois qu'un souverain crut devoir s'en affranchir, les historiens ne manquèrent pas d'en faire la remarque spéciale. Ainsi ils observèrent que Philippe-Auguste chassa les bouffons de sa cour, et que Charles VII ne voulut point les supporter, parce qu'il avait exclusivement accordé sa confiance aux rêveries des astrologues. Charles V lui-même, bien que surnommé *le Sage*, fit élever un tombeau magnifique à l'un de ses fous dans l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, à Paris, puis à un autre encore nommé Thévenin de Saint-Léger, dans celle de Saint-Maurice, à Senlis.

À la ville de Troyes, en Champagne, était, à ce qu'il paraît, réservée la glorieuse prérogative de fournir des fous à la cour de France; car les archives de cette ville possédaient, dit-on, une lettre du même prince aux maires et échevins, portant que, vu la mort de son fou, ils eussent à lui en envoyer un autre, suivant l'ancienne coutume.

On ne cessa de voir des fous à la cour que sous Louis XIV, à cette époque brillante où les Français apprirent à connaître des goûts plus raffinés et des plaisirs plus nobles.

Les insignes du métier étaient, principalement au quatorzième, au quinzième siècle, la tête rasée, le bonnet pointu orné d'oreilles d'âne ou surmonté d'une crête dentelée, de drap rouge, une corde à la ceinture, une chaîne d'or au cou, la marotte et les vêtements garnis de grelots.

Un compte des dépenses de l'argenterie, daté de 1404, nous apprend que le roi renouvelait la garde-robe de ses fous aussi souvent et même plus souvent que la sienne, qu'il leur faisait faire des habits d'*iraigne rouge*, de la même étoffe et de la même couleur que son fauteuil; qu'enfin il leur fournissait par an quarante-sept

paires de souliers, vu qu'ils piétinaient beaucoup.

Sous ce grotesque costume ont vécu plusieurs hommes dignes d'un souvenir durable. Ainsi, Rabelais, Érasme, Desperriers n'ont pas dédaigné de nous parler de *Caillette*, fou de Louis XII et de François I^{er}.

On connaît les ingénieuses reparties du célèbre *Triboulet*, qui fut le bouffon favori de ces deux princes, et dont les sages conseils eussent peut-être prévenu la captivité de Madrid (1), si on les eût écoutés. Il était né dans un des faubourgs de Blois, vers la fin du quinzième siècle. Voici le portrait que Marot nous en a tracé :

..... De la tête écorné,
Petit front et gros yeux, nez grant, taillé à vôte (2)
Estomac plat et long, hault dos à porter hote,
Chacun contrefaisoit, chanta, dansa, prêcha,
Et de tout si plaisant (3) qu'onc (4) homme ne
[fâcha.

François I^{er} aimait, dit-on, à le consulter dans les cas embarrassants, et si les réponses qu'on prête au pauvre fou ne sont pas imaginées après coup, il faut en conclure qu'il avait à lui seul plus de jugement que tous les membres du conseil royal.

Lorsque le roi sortit de l'assemblée où fut résolue l'invasion du Milanais, Triboulet lui dit que ses conseillers étaient des fous. « Eh pourquoi? dit le monarque. — Parce qu'ils ont décidé, reprit le fou, comment vous entreriez en Italie, sans penser comment vous en sortiriez. » Charles-Quint s'étant hasardé à traverser la France pour châtier les Gantois révoltés, Triboulet inscrivit le nom de l'empereur sur son *Catalogue des fous*. « Quedirais-tu donc, fit alors le loyal ennemi de Charles, si tu le voyais repasser par mon royaume avec autant de sûreté et d'éclat que s'il était en Espagne? — J'effacerais aussitôt

(1) François I^{er} fut longtemps prisonnier en Espagne après la défaite de Pavie.

(2) Voûte. (3) Si plaisamment. (4) Jamais.

son nom, et je mettrais sur mon registre celui de votre majesté. » Triboulet mourut vers 1536.

Ce fut *Brusquet* qui lui succéda dans sa charge, et qui amusa ensuite François I^{er}, Henri II, François II et Charles IX. Enfant de la Provence, il s'était avisé d'abord d'exercer le métier de chirurgien au camp d'Avignon. Il y donnait aux hommes, dit le naïf Brantôme, « de bonnes médecines de chevaux, » et quoiqu'il eût affaire aux Suisses, aux lansquenets, gens de solide constitution, ses patients « allaient *ad patres* drus comme mouches. » Là dessus le connétable de Montmorency voulut le faire pendre; mais le dauphin, depuis Henri II, l'ayant trouvé plaisant, le sauva de la corde et le prit à son service. Brusquet, par sa gaieté, son esprit et son originalité, se hissa promptement jusqu'aux fonctions de maître de la poste aux chevaux de Paris. « Le pauvre diable, dit encore Brantôme, son historien, jouissait d'une fortune assez bien arrangée; il estoit bien en cour, lorsqu'on vint à le soupçonner d'huguenotisme. » Sa maison fut pillée aux premiers troubles de 1562; il se sauva de Paris chez madame de Valentinois, mais il ne fit plus la vie longue et mourut au château d'Anet, en 1563. Voici deux traits qui feront juger des saillies de Brusquet. Ses postillons ne pouvant réussir à seller une mule fort vive : « Parbleu, s'écria-t-il, allez chercher le secrétaire de M. le garde des sceaux; il en viendra à bout, car il *scelle* tout. » On parlait devant lui de la difficulté de prendre Calais : « Envoyez-y donc, dit-il, M^e *un tel* (conseiller au parlement d'une probité suspecte), il n'y a rien qu'il ne prenne. » Mais le récit suivant pourra seul donner une idée des singulières mystifications qui s'échangeaient entre Brusquet et les courtisans. « Le mareschal Strozzi vient un jour chez le roi Henri II avec un beau manteau de velours noir, à manches, enrichi de broderies d'argent. Brusquet, qui avait envie du manteau, alla à la cui-

sine faire provision d'une lardoire et de force lardons; et ainsy que le mareschal entretenait le roi, il lui larda quasi tout son manteau par derrière, sans qu'il s'en aperçût, et puis tournant Strozzi devers le roi, il dit : « Sire, ne voilà-t-il pas de belles aiguillettes d'or que monsieur le mareschal porte à son manteau ? » Le roi s'en mit à rire, et monsieur le mareschal aussi, sans se fâcher autrement ni le frapper; mais il ne faisait que songer pour lui rendre le change. » Voici ce qu'on appelait *rendre le change* au bouffon : Pendant que Brusquet était à Rome avec le cardinal de Lorraine, Strozzi paya un courrier qui vint apporter à Paris la nouvelle de la mort du fou, avec son testament, dans lequel il priait le roi de vouloir bien continuer la poste à sa femme, à condition qu'elle épousât ce courrier. La femme célébra les obsèques de son mari, fit son deuil et obéit au testament... Mais sur ces entre-faites, Brusquet, qu'on tenait pour mort partout, arriva, et fut bien esbahi. »

Sous Henri III paraît *Sibilot* avec son extravagance longtemps proverbiale.

Henri IV avait à son service *Chicot*, dont il goûtait fort les plaisanteries, et *Maitre Guillaume*, ancien apothicaire de Louviers, dont la cervelle s'était détraquée à la suite d'un coup de hallebarde qu'un huguenot lui avait porté lors de la prise de cette ville. Guillaume avait beaucoup à souffrir des lutineries des pages et des laquais, aussi répétait-il souvent que lorsque Dieu créait les anges, le diable faisait les pages. Le cardinal Duperron s'amusait à l'embarrasser et se vantait de l'avoir une fois réduit au silence. La vieille rancune de Guillaume contre les huguenots lui faisait dire toujours *réformer* au lieu de *ruiner*, par allusion aux excès des réformés pendant les troubles civils. On citait de lui une foule de mots semblables, d'une originalité singulière, et son nom servit de masque pendant sa vie, et longtemps après sa mort, à plusieurs auteurs d'écrits satiriques.

Maret, fou de Louis XIII, excellait sur-

tout à contrefaire les Gascons, et Richelieu s'amusait souvent à le voir reproduire l'accent et les manières du duc d'Épernon, qui dès lors conçut pour le cardinal une haine irréconciliable.

L'Angely enfin, qui vécut jusqu'au règne de Louis XIV, fut le dernier bouffon pensionné. On voit par les reparties spirituelles de cet homme et par l'adresse qu'il eut de faire sa fortune en excitant le rire chez les uns et la peur chez les autres, qu'il n'avait de fou que le titre. Quand il fut arrivé à la richesse et à la faveur, sa famille, qui était noble, mais pauvre, s'empressa de le reconnaître, après l'avoir renié jusque-là. Boileau a préservé son nom de l'oubli en le citant dans sa première satire :

Un poëte à la cour fut jadis à la mode;
Mais des fous aujourd'hui c'est le plus incom-
[mode,
Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angely.

Ce fut sans doute pour cela que quelques beaux esprits du même temps abdiquèrent leur dignité d'homme, afin d'amuser les grands de leurs plates pasquinades. Tels furent *Bois-Robert*, que le cardinal de Richelieu faisait appeler dans ses moments d'humeur noire, en lui disant : « Bois-Robert, fais-moi rire; » et *Bautru*, que la reine Anne d'Autriche, après s'en être longtemps divertie, abandonnait au bâton du coadjuteur de Retz. Mais ces bouffons étaient comtes, ministres plénipotentiaires et même académiciens !

AUGUSTE DUMONCHAU.

Economie Domestique.

MANIÈRE DE TEINDRE EN NOIR LES ÉTOFFES DE LAINE ET DE SOIE.

Pour une robe de laine.

Achetez : 3 onces d'alun (93 grammes
75 centig.);

2 onces de noix de galle (62g.
50 centig.);

12 onces de bois d'Inde (3 hect.
7 centig.);

3 onces de couperose (93 g.
75 centig.);

Pour 10 cent. de gomme arabique;
5 cent. d'amidon.

Défaitez votre robe. Si elle est sale, frottez chacun des morceaux dans une forte eau de son bien chaude, rincez-les deux fois dans de l'eau de rivière, en les tenant des deux mains par deux des bouts, et faites-les égoutter sur une corde.

Mettez dans une terrine cinq ou six litres d'eau de rivière, faites-y dissoudre l'alun (la quantité d'eau dépend de l'épaisseur de votre étoffe), mettez tremper les morceaux de votre robe dans cette terrine, retirez-les, et faites-les égoutter sur une corde.

Pendant ce temps, versez dans un chaudron six ou huit litres d'eau, dans lesquels vous mettez la noix de galle, le bois d'Inde et la couperose. Faites bouillir le tout ensemble pendant une heure et demie.

Passez cette teinture à travers une passoire, rincez votre chaudron, remettez-y cette teinture, placez vos morceaux d'étoffe dans le chaudron, et faites-les bouillir à peu près un quart d'heure. Retirez-les sans les tordre et faites-les sécher sur une corde. Ne jetez pas la teinture, car si vous vous aperceviez que vos morceaux n'ont pas également pris la couleur, vous les feriez bouillir une seconde fois.

Lorsque vos morceaux d'étoffe sont tous

d'un beau noir, et lorsqu'ils sont secs, vous retirez du chaudron une grande partie de la teinture ; dans celle qui reste, en la remettant sur le feu, vous faites fondre la gomme et l'amidon, puis vous remettez dans le chaudron ce que vous avez ôté de teinture ; et lorsque ce nouveau mélange sera tiède, vous y plongerez tous vos morceaux, puis, toujours sans les tordre, vous les étendrez sur des cordes.

Quand ils seront presque secs, vous les plierez dans le sens où sont pliées les étoffes neuves, vous étendrez une serviette sur une table, vous y placerez vos morceaux d'étoffe les uns sur les autres, vous les couvrirez d'une serviette, puis d'une planche ou d'un carton, sur lequel vous placerez des objets très-pesants pour faire une espèce de presse.

Correspondance.

Depuis que je regarde tout ce que je vois, avec l'intention de te le raconter, je m'aperçois que nos promenades ont pris une physionomie moins monotone, non pas dans la partie de la population qui se compose de Parisiens, mais dans celle qui nous vient de l'étranger et des différentes provinces de France. Les dames russes, anglaises, écossaises, tiennent à honneur, par leur prononciation, leur toilette, leurs manières, de paraître tout à fait parisiennes ; il en est de même des dames provençales, lorraines, bretonnes, bourguignonnes, normandes ou champenoises ; mais ces dernières veulent que la nourrice de leur enfant porte exactement le costume de leur pays ; cela fait remarquer ces dames aux Tuileries, ou au bois quand elles s'y promènent en calèche découverte ; on dit alors en les voyant passer : « Ah ! madame une telle a des terres en Provence, en Lorraine, » selon le costume de la nourrice.

Pour les dames étrangères, elles se contentent d'habiller leurs enfants avec leur costume national. Ainsi j'ai vu des petits Russes portant, sauf la barbe, le costume moscovite, et ayant, en guise de joujou, un fouet à la main ; des petits Écossais dont l'écharpe en soie, roulée et posée en sautoir, montrait les couleurs du klan de leur père ; des petits Anglais les jambes nues, les genoux violetés par le froid, ayant les épaules chargées de fourrures et la tête ornée d'autant de plumes qu'un tambour major de régiment. Quant aux petites filles, elles sont mises comme nous... les femmes n'étant d'aucun pays... du moins, maman m'a dit que, d'après nos lois, une femme n'avait plus de patrie que celle de son époux. Avis à celles de nous qui veulent rester Françaises.

Toujours en cherchant à te dire quelque chose qui te soit utile, je suis allée à la pension de M. Morin. Là j'ai vu des miracles opérés par des petits livres pour l'instruction. Ainsi la mère, la sœur la plus ignorante, peut instruire elle-même son fils, son frère, par le moyen d'un questionnaire auquel l'enfant apprend à répondre. M. Morin enseigne ainsi : l'histoire ancienne, l'histoire romaine, la géographie, l'histoire naturelle. Les classes sont chaudes, claires, parquetées ; les enfants apprennent si vite lorsqu'ils sont heureux, lorsqu'ils s'amuse ! car, s'il fait beau, d'heure en heure les élèves vont jouer dans une cour sablée profondément, et s'il pleut, dans une tonnelle où ils font de la gymnastique pour développer leur force, leur grâce, leur adresse... Ces livres, que je te recommande pour toi qui veux élever tes jeunes frères avant qu'ils n'entrent au collège, se vendent chez l'auteur, rue Caumartin, 30.

J'ai une observation à te faire. D'abord, lorsque tu me demandes quelque conseil, quelque patron, quelque broderie, tu dois t'y prendre six semaines d'avance ; il ne m'en faut pas moins pour t'envoyer une réponse

dans notre journal. Tu n'y comprends rien... c'est que tu ne sais pas ce qu'il faut de temps pour fournir vingt mille abonnés ! ensuite l'espace manque souvent sur la planche pour contenir l'objet que tu désires ; souvent aussi il est d'un travail inexplicable... Crois donc à ma bonne volonté, et plains-moi si je suis empêchée de te satisfaire.

Voici pour le passé et pour l'avenir.

Encore une année d'écoulée ! la dixième depuis que nous nous écrivons ! Sais-tu qu'il y en a eu peu d'aussi funestes... la mort a été bien cruelle ! elle avait pris à ses ordres toutes les sortes de destruction : inondations, incendies, tremblements de terre, naufrages... voilà pour les éléments : des chevaux s'emportent... et nous portons encore le deuil du prince que la France pleurera toujours ; quelques hommes sont imprudents, et la catastrophe du chemin de fer de Versailles jette partout l'épouvante et l'horreur... A Bellevue, au lieu où s'est passé ce funèbre événement, une petite chapelle vient d'être élevée, pour en perpétuer le souvenir. Cette chapelle, placée sous l'invocation de *Notre-Dame-des-Flammes*, est de forme triangulaire et présente un développement d'environ quatre mètres à chaque angle ; elle est entièrement construite en pierres de taille ; appuyée sur trois colonnes supérieures, également triangulaires, et surmontée d'une statue de la Vierge, ayant pour socle un globe enflammé. Sur la façade principale, au-dessus de la porte d'entrée, on lit : *Paix aux victimes du 8 mai 1842*. A l'intérieur, au-dessus de l'autel, est une seconde statue de la Vierge ; sur le globe enflammé est écrit en caractères de feu : *O bonne et tendre Marie, défends-nous contre les flammes de la terre ! préserve-nous surtout des flammes de l'éternité !* Il y a peu de jours, cette modeste chapelle a été consacrée par monseigneur l'évêque de Versailles, assisté du clergé de Meudon, de Sèvres et d'Issy, en présence des parents des victimes. La messe y a été

célébrée pour le repos de leur âme, et les fidèles des villages environnants y assistèrent, placés autour de la chapelle, dans la tranchée de Bellevue et sur les tertres voisins.

Mais pardon de t'avoir attristée à cette fin d'année, et, pour changer le cours de tes idées, je vais t'expliquer notre planche XII.

Le n° 1 est un dessin de pantoufles qui se brode sur casimir noir ou marron. La ligne qui forme le dessin extérieur se fait en lacet d'or ; celle qui forme le dessin intérieur se fait en lacet d'argent, et le pointillé se fait en nœuds de cordonnet cramoisi. J'ai vu ce dessin de pantoufle chez madame Chardin.

Le n° 2 est un bonnet grec qui se fait aussi en casimir noir ou marron. La ligne qui forme ce dessin à l'extérieur se fait au crochet ou au point de chaînette en cordonnet ponceau, la ligne intérieure en lacet d'or, ou bien cette première ligne en cordonnet bleu et la seconde en lacet d'argent. Dans le premier cas, le gland se fait en cordonnet ponceau, mêlé également de fils d'or. Dans le second cas, le gland se fait en cordonnet bleu et en fils d'argent. Pour former le haut de ces glands, tu te sers de fil d'or ou d'argent. Lorsque chaque morceau de ce bonnet est cousu en dedans, à points arrière, tu couvres la couture en y cousant un lacet d'or ou d'argent. Ce bonnet grec vient du *Symbole de la Paix*.

Le n° 3 et le n° 4 sont des entre-deux pour chemisettes. Si tu veux en faire des encadrements de mouchoir, choisis le dessin qui te plaira, plie cette bande dans sa longueur, au milieu d'un de ces dessins, puis replie-la de manière à former une corne de mouchoir ; cela produira un coin quelquefois joli, quelquefois bizarre, cela dépend du dessin que tu auras choisi pour le plier au milieu. On fait au bas des points turcs ou une rivière de jours aussi haute que cet encadrement.

Le n° 5 est un semé pour bonnets de mousseline que l'on double de florence bleu, rose, ou lilas : c'est la mode.

Le n° 6 est un coin de mouchoir formé d'une devise. L'espace vide entre le ruban et l'hermine est réservé aux deux ou trois initiales de tes noms. Pour ces initiales, je te renvoie planche IX, n° 7.

Chacun des traits qui forment l'hermine se brode au métier, au passé, en cordonnet, de même que la devise et les lignes qui indiquent le ruban.

Autour de ce mouchoir, 12 millimètres après le bord, tu tires deux fils, 2 centimètres plus haut que ces deux fils tu en tires deux autres, 2 centimètres plus haut que ces deux derniers fils tu en tires encore deux autres, puis tu formes trois petits ourlets que tu couds dans les fils tirés en formant un point à jour. A ce mouchoir on ne met pas de dentelle.

Tu peux broder cette devise aux coins des encadrements de mouchoir de la planche XI, n°s 3 et 4, après avoir fait au-dessous une rivière de jours aussi haute que le dessin qui forme ces encadrements. Si tu veux ajouter cette devise à un mouchoir brodé en cotons de couleur, tu en feras comme un petit tableau, en te servant aussi de cotons de couleur. Les lettres de la devise doivent être en soie couleur d'or.

Le n° 7 est encore un coin de mouchoir.

Sur foulards blancs il s'exécute en cotons de couleur, les lettres en soie couleur d'or. Si tu brodais cette devise aux coins des mouchoirs de ton frère, tu lui ferais bien vite trouver une belle fiancée.

Le n° 8 est la passe d'un chapeau;

Le n° 9 la forme;

Le n° 10 le fond;

Le n° 11 le bavolet.

Tu achètes une feuille de sparterie, — un fond de chapeau en linon gommé, — 15 centimètres de florence noir ou blanc pour la coiffe, — 1 mètre 60 centimètres de peluche noire, blanche, grise, ou bleue, — de la tresse de paille large de 5 millimètres, — une pièce de laiton n° 10, — 3 mètres 70 centimètres de ruban de satin de la

couleur de la peluche et large de 6 centimètres.

Lorsque tu as relevé tous ces patrons, que je dois à M^{me} Séguin :

Prends le n° 8, place-le en biais sur la sparterie, taille-le juste; — sur la peluche place-le aussi en biais, de manière à ce que le 0 soit au milieu d'un des angles de l'étoffe, et taille-la en laissant un centimètre de plus tout autour : ce sera le dessous. — Encore sur la peluche, place-le aussi en biais, en laissant un centimètre et demi de plus tout autour : ce sera le dessus,

Prends le n° 9, taille-le en peluche, en biais, en laissant 1 centimètre de plus du haut, des côtés, et 2 dans le bas.

Prends le n° 10, taille-le en peluche, en laissant 1 centimètre de plus tout autour.

Prends le n° 11, taille-le double, en peluche, en laissant 1 centimètre de plus tout autour; de cette manière, il n'y aura pas de couture du bas; fais à l'envers les coutures des deux côtés, et retourne ce bavolet à l'endroit.

Prends la sparterie, couds à surjet, en dessus, au bord extérieur, à partir du chiffre 16, la petite paille; arrête-toi au côté opposé en conservant 20 centimètres de cette paille, dont tu couds le bout sur l'autre bout, au chiffre 16.

Prends le laiton, place-le au milieu des 20 centimètres de paille, couds-le en dessus, puis, aussi en dessus, mais à surjet, au bord de la passe, avec la sparterie et la paille; ramène ce laiton sur les 20 centimètres de paille, essaye cette passe pour avoir la largeur de ta tête (songe que la peluche prendra de la place), rapproche cette passe de tes joues, donne-lui la forme que tu désires... A présent, coupe le laiton, et arrête-le solidement en croisant les deux bouts l'un sur l'autre.

Place le dessous de peluche sous la passe de sparterie; rabats-le sur le laiton en l'y attachant avec des épingles, couds-le dessous, à surjet sur ce laiton.

Place le dessus de peluche sur la passe

de sparterie, attache-le sur le laiton avec des épingles, replie la peluche en dedans et couds-la au-dessous par des points perdus.

Fais, du côté opposé, des entailles aux passes de peluche et à celle de sparterie ; couds ta coiffe à l'envers, en dedans, au bas de ces entailles.

Place le modèle en peluche, n° 10, sur le fond de linon, bâtis ce modèle tout autour.

Place le modèle en peluche, n° 9, autour de la forme de linon, et couds-le, à l'envers, autour du fond de peluche ; rabats-le, puis taille cette forme de linon de manière à ce que la peluche la dépasse du bas de 2 centimètres ; réunis les deux côtés de ce modèle, n° 9, par un point perdu.

Pour couvrir la paille qui joint les deux côtés de la passe, taille en biais un morceau de peluche ;

Relève les entailles de la passe, place dessus ta forme et couds-la sur les entailles, avec du gros fil ; rabats les 2 centimètres de peluche qui te restent du bas, de manière à cacher les points.

Replie en dedans le haut du bavolet, fronce-le, et couds-le au chapeau.

Le n° 12 est ce chapeau en peluche blanche. Tu peux ne pas faire ce nœud au milieu duquel est une rosette du ruban. Il ne te faudra alors que 2 mètres 80 centimètres de ruban ; les 80 centimètres sont pour le nœud et le ruban placés derrière.

Le n° 13 est à la fois la passe et la forme d'un chapeau de petite fille.

Le n° 14 est le fond. Ce chapeau se fait de même que le précédent, mais s'il était pour un tout petit enfant, je te conseillerais de le faire en satin blanc ou rose, de le ouater, et de le piquer en losanges ; il ne faudrait qu'une coiffe ; ni laiton, ni sparterie, ni paille, ni forme en linon gommé, et, pour cacher les points, tu plisserais, à plis ronds, un petit ruban de satin pareil au chapeau, que tu coudrais ensuite autour du fond, dans le haut, dans le bas et autour de la passe.

Le n° 15 est la moitié d'un dos, et une

des pièces de dessous le bras, placés ainsi qu'ils doivent être taillés sur l'étoffe, et ainsi qu'ils doivent être cousus.

Le n° 16 est la moitié d'un devant de corsage, taillé dans un biais complet.

Ce corsage s'agrafe par derrière ; il est cousu sur les épaules, à partir de l'entournure, jusqu'à la ligne ponctuée ; dans cet espace se trouvent formés les trois plis du devant du corsage ; le reste de l'épaulière et le haut du devant se ferment par des boutons plats, recouverts en étoffe pareille à la robe, et par des brides.

Les lignes pointées indiquent où ce corsage se replie en dedans.

Ce corsage ne peut se faire qu'en étoffe non transparente ; la petite pièce que tu vois près de l'entournure retient en dessous les plis du devant du corsage.

Le n° 17 est à la fois une manche longue en biais et une manche courte, aussi en biais. La manche courte se coud à ce corsage ; et la manche longue, montée proprement sur un passe-poil, s'ajoute ensuite sur cette petite manche, et s'adapte au corsage par quatre brides qui s'accrochent à quatre boutons plats cousus à l'entournure, sur l'épaule. Lorsque l'on rentre en dedans le dos et le devant de son corsage, on peut ôter sa manche longue.

Le n° 18 est le modèle d'une manche large qui peut servir pour ta bonne maman ; tu feras dans le haut quatre fronces et autant dans le bas avant de coudre le poignet, qui doit être haut de 4 centimètres.

Le n° 19 est la moitié d'un fichu qui se taille en satin blanc, se ouate, se double et se borde d'une bande de cygne. Ce fichu se met à un grand dîner, sur une robe découverte ; dans un bal, en attendant que l'on vienne nous engager pour la première contredanse.

Ce fichu se fait aussi en tulle de coton blanc, en tulle de soie noire. Il se garnit d'un tulle uni, haut de 4 centimètres, garni lui-même du haut et du bas par une dentelle haute de 2 centimètres, de manière à

former en tout 8 centimètres de haut. On plisse cette bande à plis ronds assez espacés, et on la coud autour de ce fichu, en formant deux têtes avec les dentelles; on a soin que les plis soient assez pressés près de la pointe du derrière de ce fichu; mais à partir des chiffres 16 et 31, on diminue en mourant le tulle de la bande, de façon qu'il ne reste plus que les deux dentelles lorsque l'on est arrivé aux pointes du devant.

Ce fichu se fait aussi en jaconas, et se garnit d'une bande d'étoffe pareille, haute de 5 centimètres, festonnée, froncée tout autour, cousue à surjet, diminuée en mourant à partir des chiffres 16 et 31 jusqu'au bas des pointes du devant et plissée ensuite à petits plis plats. Ces fichus portent le nom de *Charlotte Corday*. Ce dernier nous convient à merveille sur une robe de toile ou de mérinos.

Il ne me reste plus qu'à t'expliquer nos figurines. Cela ne sera pas long.

La demoiselle qui va se marier a une robe d'une riche étoffe blanche; si tu te mariais, je te conseillerais de laisser plus d'espace entre les dentelles, afin qu'elles montent plus haut; le voile est en simple gaze de soie. Cette robe est taillée sur les modèles nos 15, 16 et 17; l'autre demoiselle a une robe de gros de Naples, sur les modèles planche IV, nos 12 et 13.

Maintenant, puisque tu ne te maries pas encore, parlons de nos toilettes de jeunes filles. Voilà ce que je te souhaite en étrennes :

Pour visites : un manchon de fausse hermine, 35 fr. ; un camail pareil, 50 fr., rue de la Paix. Un chapeau de peluche rose, 20 fr. ; une robe de poulx de soie rayé gris sur gris, 40 fr. ; des souliers de velours noir, boutonnés sur le côté, 5 f. ; des gants paille, 2 fr. 50 cent. ; quand ils seront fanés tu les feras teindre en noir, cela te coûtera 60 centimes, rue de la Paix.

Pour soirée une robe d'organdy blanc, avec trois plis placés comme les dentelles de la figurine; une Berthe sur le modèle planche VIII, n° 12, en tulle de coton,

double, réunies du haut à l'envers par ma couture à points de côté, un peu serrée, garnie du bas de trois petites dentelles, cousues à plat les unes au-dessus des autres. Les manches courtes, garnies de trois petites dentelles, cousues de même. Trois petites rosettes pour fermer la Berthe. Une couronne de rosettes attachées avec des épingles et espacées autour des cheveux de derrière.

Pour rester chez toi : une robe de mérinos, façon amazone, sur le modèle planche IV, nos 14, 15, 16, ornée de boutons sur la jupe et sur la poitrine; pèlerine pareille, tablier noir, marmotte de velours noir garnie de dentelle noire, col à la chevalière relevé par une cravate de taffetas noir, nouée sous le menton, manchettes pareilles au col... Mais je m'arrête... car je te souhaiterais tant de belles et bonnes choses, que je finirais par ruiner toute ta famille...

Adieu ! mais pas pour longtemps !... Tu sais que le premier numéro de notre journal, celui du 15 janvier, paraît le 25 décembre, afin de pouvoir être donné pour étrennes; aussi, malgré ses tristes brouillards, ce mois me paraît-il le plus beau de l'année, puisque je puis t'y dire deux fois combien je t'aime et combien je suis et serai tout à toi, J. J.

Éphéméride.

8 décembre 1722, mort de *Charlotte Elisabeth de Bavière, duchesse d'Orléans*.

Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, avait eu pour première femme l'aimable et séduisante Henriette d'Angleterre, sœur de Charles II. Henriette mourut, et un an après, le 21 novembre 1671, Charlotte Elisabeth, fille de l'électeur palatin du Rhin, lui succéda. Pour juger de la différence qu'il y avait entre les deux épouses, il suffit de se rappeler les charmes de l'une et de lire le portrait que l'autre trace d'elle-même. « Dans tout l'univers entier on ne

» peut, je crois, trouver de plus laides
 » mains que les miennes; mes yeux sont
 » petits; j'ai le nez gros et court, les lè-
 » vres longues et plates; de grandes joues
 » pendantes, une figure longue; je suis
 » très-petite de stature; ma taille et mes
 » jambes sont grosses; somme totale, je
 » dois être une assez vilaine *laideron*. J'ai
 » pris le parti de rire la première de ma
 » laideur, ce qui m'a fait grand bien.»
 Cette laideur était telle qu'un jeune duc de
 Courlande, qui avait dû épouser la prin-
 cesse, après l'avoir vue, aima mieux s'aller
 faire tuer à l'armée que de passer outre au
 mariage. Toute la cour de France resta sa-
 isie à son aspect. De plus, la princesse avait
 l'allure et les goûts d'un garçon, aimait
 beaucoup les chiens, montait souvent à
 cheval vêtue en homme, et conserva tou-
 jours les habitudes d'une Allemande. A ces
 défauts près, Charlotte de Bavière ne man-
 quait certainement pas de mérite. « C'é-
 » tait, dit le sévère Saint-Simon, une prin-
 » cesse de l'ancien temps, attachée à
 » l'honneur et à la vertu; inexorable sur
 » les bienséances; de l'esprit, autant qu'il
 » en faut pour bien juger; bonne et fidèle
 » amie, vraie, droite, aisée à prévenir et à
 » choquer; fort difficile à ramener; vive,
 » et femme à faire des sorties quand les
 » choses et les personnes lui déplaisaient.»
 Elle avait beaucoup d'aversion pour la pa-
 rure, surtout pour le rouge, que son mari
 la contraignait à mettre; et pourtant c'est
 d'elle que vient le nom qu'on donne en-
 core à cette fourrure que les femmes por-
 tent au cou; on lui doit la *palatine*. Après
 la mort de Monsieur, la princesse voulut
 rester à la cour, quoiqu'elle y fût déplacée,
 et malgré madame de Maintenon, qui ne
 l'aimait guère; mais elle aimait Louis XIV,
 qui disait dans sa vieillesse : « Il n'y a que
 » Madame qui ne s'ennuie pas avec moi.»
 Elle mourut à Saint-Cloud, et laissa des
 lettres fort curieuses qui ont été publiées.
 Elle fut la mère de Philippe d'Orléans, ré-
 gent de France.

Mosaïque.

M. Sewilgne termine en ce moment
 l'horloge astronomique de la cathédrale de
 Strasbourg, à la restauration de laquelle il
 travaille depuis quatre ans. On doit l'inau-
 gurer lors des fêtes qui auront lieu pro-
 chainement à l'occasion du congrès scien-
 tifique. C'est vraiment un chef-d'œuvre de
 l'art moderne. Les révolutions des princi-
 paux astres y sont figurées avec une préci-
 sion parfaite. Entre autres choses, sept fi-
 gures représentent les sept jours de la
 semaine : chacune paraît à son tour, et oc-
 cupe une position différente, suivant l'heure
 de la journée.

Les quatre âges viennent sonner les
 quarts d'heure, et le hideux squelette de
 la mort se charge lui-même de sonner les
 heures.

A midi, les douze apôtres viennent suc-
 cessivement s'incliner devant la figure de
 Jésus-Christ, qui leur donne sa bénédic-
 tion. A la même heure, le coq soulève trois
 fois ses ailes, et fait, à trois reprises, re-
 tentir de son chant le voûtes de la cathé-
 drale.

La gaze de soie en usage chez les anciens
 avait été inventée à Céos. Les poètes, pour
 peindre sa transparence et sa finesse, la
 nommaient du *vent tissu*.

Le prince de T....., qui était boiteux,
 reçut un jour la visite de la princesse
 P....., qui était borgne. « Comment
 vous portez-vous? lui demanda cette
 dame. — Eh mais... comme vous voyez !
 lui répondit le prince.

ERRATA. — Page 191, à la fin du premier
 alinéa, au lieu de : *Saint-Vouet* de Lucques,
 lisez : *Saint-Voult*. Même page, alinéa suivant,
 5^e ligne, au lieu de : un soleil d'or à huit
 rais, lisez : *rais* (rayons). Page 322, au lieu
 de : une croix entachée d'or, lisez : *denchée*.
 Même page, blason des orfèvres, les fleurs de lys
 au lieu d'argent doivent être d'or.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DIXIÈME VOLUME.

(ANNÉE 1842.)

INSTRUCTION.

HISTOIRE DES ÉGLISES DE PARIS : *Saint-Eustache*, par Henri Prat, page 1. — LES RUES DE PARIS : *la rue Saint-Denis*, 1^{er} article, par Auguste Dumonchau, 33. — 2^e et dernier article, par le même, 65. — LES PAMPAS, LES GAUCHOS, par C. J., 67. — DE QUELQUES USAGES SINGULIERS DU MOYEN ÂGE, 1^{er} article, par Louis de Mas Latrie, 129. — 2^e article, par le même, 161. — 3^e article, par le même, 193. — L'ÉPINE DE SAINT-GÉROCHE, par Hippolyte Deroy, 223. — LES MÉTIERS DE PARIS, 1^{er} article, par Vallet de Viriville, 257. — 2^e article, par le même, 289. — 3^e article, par le même, 321. — 4^e article, par le même, 333.

REVUE LITTÉRAIRE.

LA PETITE REINE, de M^{me} Charles Reybaud, par M^{me} Edmée de Syva, 3. — GRAVURES ANGLAISES, publiées par Fischer, DICTIONNAIRE ÉLÉMENTAIRE D'HISTOIRE NATURELLE, par Victor Meunier, 39. — MARIE-ANTOINETTE DEVANT LE XIX^e SIÈCLE, de M^{me} Simon Viennot, par M^{me} Alida de Savignac, 69. — DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DE L'HISTOIRE DE FRANCE, par M. Lebas, 1^{er} article, 101. — DE LA LITTÉRATURE ET DES HOMMES DE LETTRES DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, de M. Eugène Vail, par M^{me} Edmée de Syva, 132. — IMPRESSIONS DE VOYAGES, *Quinze jours au Sinaï*, de MM. Alex. Dumas et Dauzats, 1^{er} article, par la même, 164. — LES FIANCÉS, *Histoire milanaise*, de Manzoni, par la même, 199. — ALIÉNOR, PRIÈRE DE LOK-MARIA, de Pitre Chevalier, par la même, 226. — DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DE L'HISTOIRE DE FRANCE, 2^e article, par Auguste Dumonchau, 262. — L'ALBUM, *Journal de dessin et de peinture*, 2^e article. NAPOLÉON ET L'ANGLETERRE, du vicomte de Marquessac, par de P^{***}, 293. — LE MARCHAND D'ANTIQUITÉS, de Charles Dickens, par M^{me} Edmée de Syva, 323. — IMPRESSIONS DE VOYAGE, *Quinze jours au Sinaï*, par MM. Alex. Dumas et Dauzats, par la même, 333.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LA PIÉTÉ NATURELLE, de Richard Howitt, traduction de M^{me} Pauline Roland, 8. — SAINTE-FORTUNATE, de Silvio Pellico, par M^{me} Elisa Van-Tenac, 42. — LA ROSE, de Cowper, par M^{me} Pauline Roland, 73. — DIEU AMOUR, de Silvio Pellico, par M^{me} Elisa Van-Tenac, 104. — DÉFENSE DE CATHERINE D'ARAGON, de Shakespeare, par M^{me} Pauline Roland, 136. — L'HIRONDELLE MESSAGÈRE, de Enrico Mayer, par M^{me} Elisa Van-Tenac, 168. — UNE MATINÉE DE PRINTEMPS, de Fawcett, par M^{me} Pauline Roland, 202. — LES HUMILES VERTUS, de Silvio Pellico, par M^{me} Elisa Van-Tenac, 231. — VERS

SUR LA REINE MARIE-ANTOINETTE, de Knox, par M^{me} Pauline Roland, 265. — LE PÈRE ET SES TROIS FILS, par le docteur Jost, 296. — LE RAMEAU DE GUI, ballade, de Thomas Baily, traduction de M^{lle} Denise Minette, 328. — LA JEUNE MALADE, de Diego Placentini, par M^{me} Elisa Van-Tenac, 359.

ÉDUCATION.

MEDAVY BRAS DE FER, par M^{lle} Antoinette Quarré, 9. — LE PÈLERINAGE A SAINT-MAUR, par M^{me} Alida de Savignac, 143. — LES FEMMES ILLUSTRES, GALERIE NATIONALE, 16^e tableau, M^{me} Elisabeth, par Adolphe Jadin, 50. — CHLODSINDE, 17^e tableau, par M^{me} Claire Villemeureux, 74. — LE SACRIFICE, par M^{me} Pauline Roland, 78. — LE RETOUR DU FIANCÉ, de Hebel, traduit de l'allemand, par M^{me} Simon Viennot, 83. — UNE DÉGRADATION, par Alexandre Leduc, 105. — PROVERBE, par M^{me} Emma Ferrand, 137. — SAINTE HÉLÈNE, *princesse de Suède*, par M. A. L., 145. — BOGORIS, ou *la Conversion des Bulgares*, par M^{lle} Antoinette Quarré, 169. — LA TOUR DU CHATEAU DE VIEURE, par M^{me} J. J. Fouqueau de Pussy, 174. — EMMA ET MARGUERITE, par M^{lle} Antoinette Quarré, 203. — SAINTE-SOLANGE, légende, par M. A. L., 210. — LÉGENDES POPULAIRES : *le Juif errant*, par Paul-L. Jacob, bibliophile, 232. — LES DEUX VOYAGES, 1^{er} voyage (1642), par M^{me} Alida de Savignac, 241. — LE KIDOUSCHIM, par M^{me} Eugénie Foa, 265. — LES DEUX VOYAGES, 2^e voyage (1842), par M^{me} Alida de Savignac, 273. — HUMBELINE, par M^{lle} Antoinette Quarré, 297. — LA MUSE LIMONADIÈRE, par M^{me} Pauline Roland, 329. — MA SOEUR KATE, par M^{me} J. J. Fouqueau de Pussy, 338. — LE GROENLAND, par Ernest Fouinet, 260. — LA CHATELAINE DE THIL, par M^{me} Marie de Blays, 366.

POÉSIE.

LA VOULZIE, par feu Hégésippe Moreau, 22. — LE SONGE, par M^{me} Félicie d'Ayzac, 54. — DONNEZ A L'ORPHELIN, par M^{me} Agathe Baudouin, 85. — JUPITER ET LA BREBIS, par Frédéric Jacquier, 115. — L'HORLOGE ET LE CADRAN SOLAIRE, par J. C. F. Ladoucette, 147. — LES ASTRES, par M. Émile Deschamps, 178. — L'ENFANT MALADE, par Ulric Guttinguer, 213. — MÈRES DOLOROSES, par Antoni Deschamps, 248. — L'ANGE, par M. Antoine de Latour, 279. — L'ALOUETTE, par J. C. F. Ladoucette, 313. — L'ÉPI STÉRILE, LE TONNEAU VIDE, par L. A. Bourquin, 344. — L'ORAGE, par J. L. Tremblay, 368.

REVUE DES THÉÂTRES.

JOB ET JEAN, de MM. Lockroy et Anicet Bourgeois, par M^{me} J. J. Fouqueau de Pussy, 23. — LA REINE DE CHYPRE, paroles de M. de Saint-

Georges, musique d'Halevy, 86. — VALLIA, par Isidore Latour, 87. — JEAN DE RUSSIE, par Charles Lafond, 116. — LE CHIEN DES PYRÉNÉES, par Ferdinand Laloue et F. Labrousse, 148. — LA DOT DE SUZETTE, par MM. P. Dinaux et Gustave Lemoine, 178. — LA JOLIE FILLE DE GAND, par MM. de Saint-Georges et Albert, 214. — LE GUERRILLERO, paroles de Théodore Anne, musique d'Ambroise Thomas, 249. — DU HAUT EN BAS, par MM. Melesville et Carmouche, 280. — LE PREMIER CHAPITRE, par M. Léon Laya, 313. — CÉLINE, par M. Fournier, 344. — L'HÉRITAGE DU MAL, par feu Camille Bernay, 371.

CORRESPONDANCE.

PLANCHE I. *Broderie* : pelote — pantoufle — coin de mouchoir — pèlerine d'enfant — col — entre-deux — semé. *Lingerie* : manchette. *Ouvrage de fantaisie* : bonnet grec pour bouchon de lampe, 27. PLANCHE II. *Broderie* : devant de chemisette — semés — entre-deux — col — coin de mouchoir. *Modes* : tour de tête — nœuds. *Ouvrage de fantaisie* : manchon pour essuie-plume. *Couture* : pèlerine cardinal. *Tapisserie* : dessin pour chaise, chauffeuse, cabas, tabouret, 61. PLANCHE III. *Broderie* : alphabet — col avec application — entre-deux — fleurs pour coins de mouchoir — bourse en cachemire. *Modes* : nœuds — robes — pèlerine. *Lingerie* : bonnet du matin, 92. PLANCHE IV. *Broderie* : lettres majuscules — bonnet d'homme — coins de mouchoir. *Tapisserie* : coffre à bois. *Lingerie* : manchette. *Modes* : rosette — agrafe. *Couture* : patrons de robes, 123. PLANCHE V. *Broderie* : alphabet, suite — album — corsage amazone — coin de mouchoir — semé. *Lingerie* : pèlerine. *Ouvrages de fantaisie* : porte-flacon. *Modes* : chapeau — rosette — tour de tête, 156. PLANCHE VI. *Broderie* : voilette — écharpe — barbe. *Modes* : bonnet — chapeau. *Lingerie* : camail. *Ouvrage de fantaisie* : vide-poche, 188. PLANCHE VII. *Broderie* : col — entre-deux — coin de mouchoir — manchette. *Tapisserie* : guirlande de roses pour chaises, fauteuils, coussins. *Modes* : chapeau d'amazone. *Lingerie* : bonnets, 220. PLANCHE VIII. *Broderie* : encadrement de mouchoir — coin de mouchoir — semés — canezou — étui de porte-cigare. *Couture* : patrons de robes — manche — berthe — pèlerine, 250. PLANCHE IX. *Broderie* : pelote — alphabet — coin de mouchoir. *Lingerie* : mantelet — encadrement de mouchoir. *Passementerie* : rosette d'officier de la Légion d'honneur, 285. PLANCHE X. *Broderie* : coins de mouchoirs — sac de cachemire. *Lingerie* : pèlerine. *Tapisserie* : bande pour portières, descente de lit. Pailetot d'enfant — biseau à ouvrage, 317. PLANCHE XI. *Broderie* : col — coins de mouchoirs — sac. *Lingerie* : bonnet. *Couture* : camail — camisole de lit, 348. PLANCHE XII. *Broderie* : pantoufle — bonnet grec — entre-deux — coins de mouchoir — semé. *Modes* : patrons de chapeaux. *Couture* : patrons de robe et de fichu, 277.

MÉLANGES.

LES OGRES, par M. Auguste Dumonchau, 25. — LE JOYEUX AVÈNEMENT des évêques de Troyes, par A. Vallet de Viriville, 90. — JANE SHORE, par M^{me} **, 187. — DAME ET DEMOISELLE, par Auguste Dumonchau, 217. — SOURCE DE SAINT-ALYRE, par ..., 215. — LES FOUS DE COUR, par Auguste Dumonchau, 373.

BEAUX-ARTS.

SALON de 1842, par M^{me} Alida de Savignac, 1^{er} article, 120. — 2^e article, 154. — 3^e et dernier article, 184.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Procédé pour remettre à neuf les meubles vernis, 61. — Manière de teindre en noir, 376.

ÉPHÉMÉRIDES.

JANVIER : Mort de Saint Thelesphore, 31. — FÉVRIER : Pèlerinage de l'Adieu, 64. — MARS : Humbert cède le Dauphiné à la France, 96. — AVRIL : Conversion de M^{lle} Gauthier, 128. — MAI : Mort de saint Germain, évêque de Paris, 160. — JUIN : Louis le Débonnaire est trahi par ses troupes, 192. — JUILLET : Henri IV manqué de se noyer dans la Seine, 223. — AOÛT : Fêtes pour le mariage de Henri de Navarre et de Marguerite de France, 235. — SEPTEMBRE : Levée du siège de Marseille par Charles-Quint, 288. — OCTOBRE : Mort du chevalier d'Assas, 320. — NOVEMBRE : Mort de la duchesse de Montausier, 352. — DÉCEMBRE : Mort de Charlotte-Élisabeth de Bavière, 382.

MOSAÏQUE.

L'OREILLER DU REPOS, par le d^r Jost, 32. — SUPERSTITION RUSSE, 128. — LE PÊCHEUR, par le d^r Jost, 192. — JÉSUS ET SES DISCIPLES, par le même, 223. — LE MENDIANT ET LE RUISSEAU, par la baronne d'Esse, 224. — LES CHAMEAUX HERRYS, 224. — LA PROVIDENCE, par le d^r Jost, 288.

LITHOGRAPHIES.

MÉDAILLE BRAS DE FER, par A. DEVERIA, 1. — CHLODSINDE, par le même, 65. — SAINTE SOLANGE, par le même, 193. — HUMBELINE, par le même, 289. — MA SŒUR KATE, par le même, 321.

GRAVURES.

SALON de 1842. *Pèlerinage de Sainte-Hélène*, dessiné par A. de T., d'après le tableau de Dadure, gravé par Damours, 129. — *Jane Shore*, dessiné par le même, d'après le tableau de Biard, gravé par le même, 161.

MODES.

MODES DE PRINTEMPS, gravées par Damours, 27. — MODES D'ÉTÉ, gravées par le même, 225. — MODES D'HIVER, gravées par le même, 353.

ROMANCE.

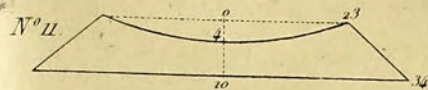
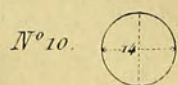
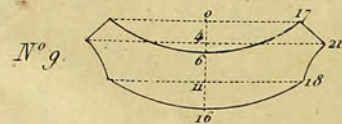
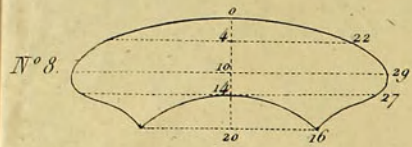
LE BAL DES PAUVRES, paroles de M. de Pussy, musique de M^{me} Molinos-Lafitte, 33, gravé par M^{lle} Damours.

QUADRILLE.

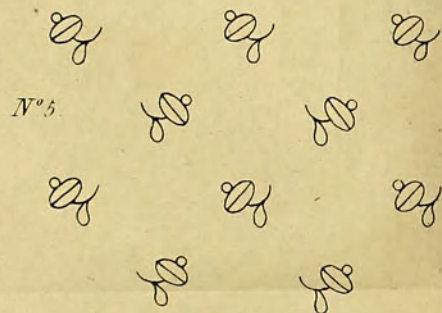
QUADRILLE sur les motifs de *Nizza de Grenade*, musique de Donizetti, par Simon Levy, gravée par M^{lle} Damours.



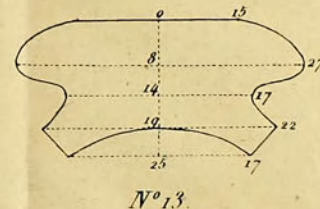
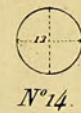
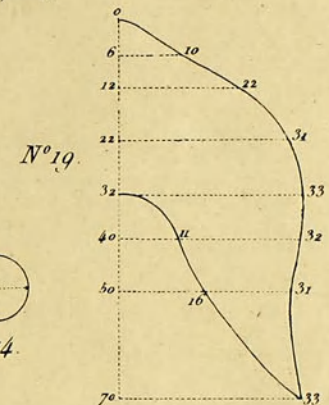
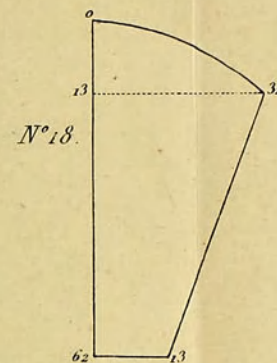
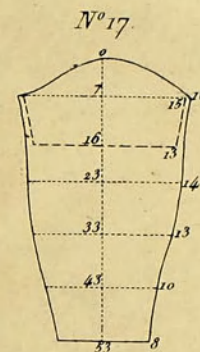
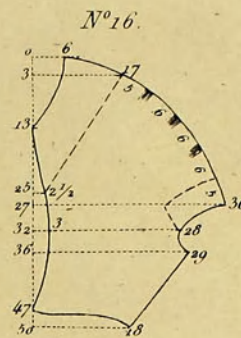
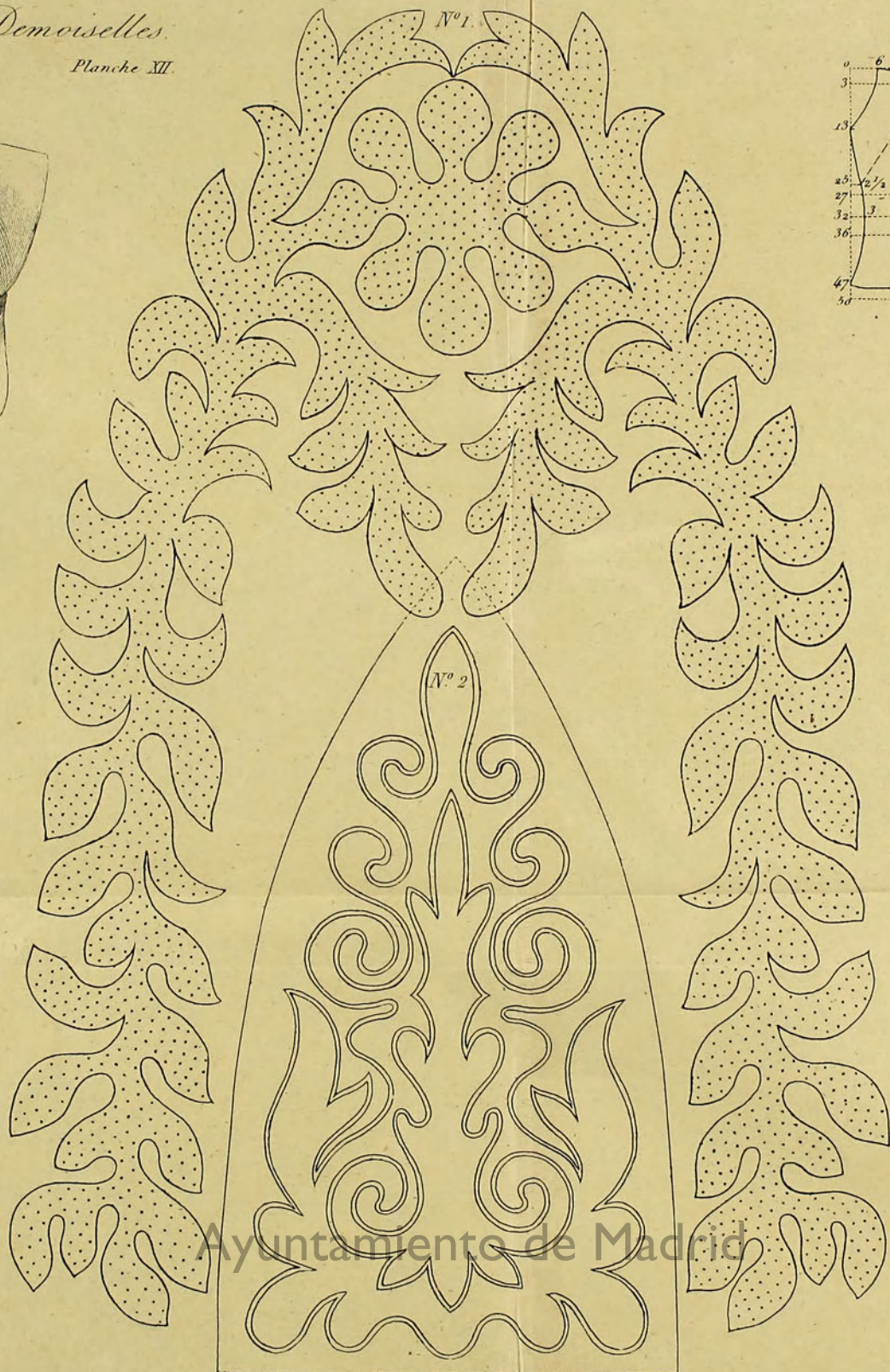
Ayuntamiento de Madrid



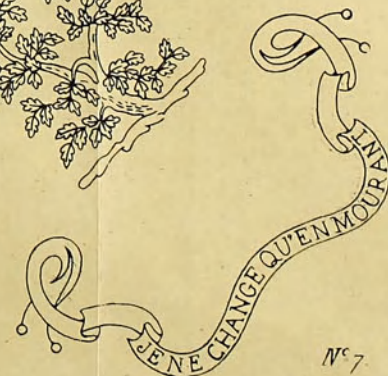
N^o 3.



Lith. Vayron.



N^o 4.



Ayuntamiento de Madrid